

LIONEL DESTREMAU

VOIR VENISE...

Novella

Première Partie –... Et mourir.

Une sirène retentit et se propage à la surface des eaux sur la lagune ; deux coups, assez brefs, le premier pour avertir la population, le second pour signaler une marée de 110 cm. Rien d'exceptionnel, en tout cas pas d'Acqua Alta qui risquerait de mettre en péril une partie de la ville en inondant progressivement places et venelles. Nous sommes début mars, et il est rare que les marées atteignent les mêmes niveaux critiques qu'à l'automne. Cependant il faudra faire attention, certains passages seront plus complexes à négocier dans les rios étroits et plus houleux sur les larges canaux, certains vieux palais mettront en branle un dispositif anti-inondation au niveau des ouvertures les plus proches de la surface. Ce n'est pas le cas du Palazzo Erizzo, qui se situe suffisamment au-dessus du niveau de la mer pour ne pas être inquiété. Et de toute manière, le rez-de-chaussée est inhabité, les pièces sont condamnées et les fenêtres munies de lourdes grilles, tant celles donnant sur la rue que celles sur le Rio Di Ca Dio. Le sol du premier étage est composé de dalles de pierres claires où apparaissent quelques motifs incrustés, sculptés dans du marbre blanc. Ce sont des insignes représentant les sceaux anciens de nobles familles, et puis un lion à l'ample crinière, un navire aux voiles pleines, une oriflamme qui semble flotter au vent... Sur ce palier, auquel on accède par un large escalier de blocs calcaires qui fait un angle avant de monter vers les étages supérieurs, les murs sont recouverts de deux grandes tapisseries qui pendent depuis le plafond et encadrent une fenêtre à croisée en pierre dont les vitraux peints ne laissent passer qu'une faible lueur du jour, tant est si bien que c'est le

lustre contemporain, tout de verre et de métal, suspendu à une poutre au-dessus du palier, qui éclaire l'endroit d'une lumière tamisée. Mais le plus remarquable n'est pas là, il est dans une haute porte à double battant, en bois laqué rouge vif, qui accueille et surprend le visiteur de sa couleur éblouissante. Une petite coursive, en partie dans l'ombre, est visible sur le côté gauche de l'escalier et permet d'accéder à une aile secondaire du palais, mais en dehors de celle-ci le large palier, vide de tout mobilier, semble offrir tout l'espace à l'imposante double porte devant laquelle, déjà, plusieurs invités patientent en silence. Au-dehors, par la fenêtre entrebâillée, se fait entendre le brouhaha de la foule qui se déverse à travers les ruelles à cette heure tardive encore. Le carnaval bat son plein pour son avant-dernier jour déjà, et un feu d'artifice a été tiré à minuit sur la baie qui fait face à la piazza San Marco. La plupart des touristes rentrent dans leur hôtel, les rares véritables vénitiens venus assister aux festivités retournent chez eux d'un pas trainant. Ça et là, dans la foule des gens s'abritant sous des parapluies sombres et des ponchos à capuche fluorescents, apparaissent un homme déguisé en arlequin, un duo de jeunes femmes en robes amples et colorées portant des masques dorés, un individu tout de rouge vêtu, sans doute un Doge égaré, un autre en chemise immaculée et à la longue cape noire, portant un masque blanc et une veste de costume violette, un tricorne à une main, l'autre posée sur la taille d'une colombine entre deux âges qui l'accompagne en titubant. Il pleut désormais sur Venise, une petite bruine, un crachin désagréable qui perturbe les rassemblements autour des quelques jongleurs et musiciens installés sur des placettes et qui cherchent refuge sous les arcades. Sur le large palier du palazzo, les invités sont plus nombreux désormais. Certains arrivent à demi trempés, cheveux dégoulinants, manteaux empesés et humides, d'autres ont échappé à la pluie et se pressent devant la porte rouge, tous masqués, reproductions de loups au museau effilé pour les hommes, de chats pour les

femmes, de figures de comedia dell'arte pour quelques autres, plus rares, et un petit masque en velours noir qui paraît presque incongru tant il est solitaire, mais aucun costume du XVI^{ème} ou du XVII^{ème} siècles, pas de tricorne, d'habit à losanges, ou de robes flamboyantes et voluptueuses. Non, les hommes portent un smoking noir ou un costume de ville pour la plupart, quelques-uns une tenue sportive mais classique, et les femmes des robes de soirée sombres, noires elles aussi, à l'exception de deux ou trois couleurs vives, de la soie rouge, rose ou jaune, qui viennent perturber cette masse obscure. Une assemblée qui désormais s'agglutine devant la double porte, et que les masques mêmes, tous blancs ou presque, ne parviennent pas à différencier. Aucune chevelure grisonnante, pas un individu au-delà de quarante ans chez les hommes, et un seul blond parmi eux, guère plus d'une ou deux trentenaires parmi les femmes. Plus étrange que cette relative jeunesse uniforme, aucun son ne perce de leurs lèvres, sinon le souffle des respirations sous les masques. Aucun murmure, aucune voix audible, aucun bruit sinon celui du piétinement des chaussures sur les pierres, le talon humide de quelques femmes glissant quelque peu sur les moulures des sculptures en marbre à même le sol. Il est une heure moins dix, et trois hors-bords accostent sur le ponton de bois situé à l'arrière du palazzo, déversant les derniers participants, les plus prestigieux sans doute, ceux qui n'ont pas eu à venir par l'entrée donnant sur la ruelle, encore moins risquer quelques gouttes de pluie, et qui ont privatisé l'ensemble du palais pour la soirée et la nuit. Ils débarquent à l'abri d'un auvent provisoire installé à même le débarcadère, et s'engouffrent dans l'entrée secondaire pour gravir un escalier privatif qui les mène directement au vaste appartement dont les fenêtres donnent sur le petit rio reliant la lagune de Venise. Parmi ces derniers arrivés, un homme disparaît dans la cuisine et deux autres en costume, masque blanc sur la face, haute taille, épaules larges, mains calleuses, s'avancent en passant un à un trois salons aux dorures

brillantes, et se dirigent vers l'arrière de la double porte donnant sur le palier du premier étage. Rien ne les distingue vraiment l'un de l'autre, ils ont la même stature, la même démarche un peu rigide, le même gabarit de muscles surdéveloppés qui déforment leur costume au niveau des biceps. Et les masques identiques accentuent encore ce trouble, seule une cicatrice qui apparaît sous le menton de l'un des deux permettrait de savoir qui est qui. Ils s'arrêtent là et attendent derrière la porte. L'un d'eux regarde sa montre. A une heure moins une, il tourne une clé dans l'imposante serrure de sécurité en applique à dix points, la tringle s'active en haut et en bas de la haute porte, déverrouille les pênes qui quittent les gâches et font jouer les six goupilles dans le cylindre principal. Il n'y a pas de poignée visible côté palier, seulement à l'intérieur, et l'homme la tourne pour ouvrir l'un des deux imposants battants de porte, se retrouvant nez à nez avec la foule compacte sur le palier, collection étrange de masques inexpressifs qui se tournent tous vers lui d'un seul et même mouvement coordonné, comme des automates ayant répété ce geste des millions de fois avant de l'exécuter à la perfection. Chaque invité lève alors la main dans laquelle il tient son Smartphone, à nouveau presque tous ensemble dans un mouvement qu'on dirait concerté, un élan commun mécanique et silencieux. Le second portier est lui-aussi muni d'un Smartphone et scanne le code-barres des individus qui entrent un à un dans le vestibule, déposent leur manteau au vestiaire, avant de s'avancer dans le premier salon. Ils sont une trentaine à se succéder ainsi, hommes et femmes masqués qui, une fois entrés, commencent à murmurer quelques paroles, comme du bout des lèvres, un chuchotement encore, mais qui dévoile des rapprochements immédiats parmi ceux qui, d'évidence, se connaissent ; laissant les autres, ceux et celles arrivés seuls, s'asseoir sur un fauteuil ou chercher refuge dans un coin du salon. Quand tous sont entrés, le portier regarde à nouveau sa montre et attend. Il est une heure treize, avec son compère

ils ont bien travaillé et chaque invité a été rapidement fouillé, scanné et a pu accéder au premier salon. Ils ont deux minutes d'avance sur l'horaire imposé par leur patron, aussi patientent-ils devant la porte ouverte. Une cavalcade se fait entendre dans l'escalier, et une femme masquée apparaît, robe violette en fuseau et talons aiguilles qui l'empêchent de marcher rapidement malgré son empressement à rejoindre les autres. Elle est essoufflée, en retard, mais ne s'excuse pas, elle sait qu'elle doit conserver le silence, c'est le protocole imposé. Elle sort son téléphone d'un petit sac porté en bandoulière, cherche quelques secondes du bout des doigts sur l'écran tactile l'image du code-barres, la trouve et la présente au portier. Quand elle entre, l'homme qui l'a scannée et fouillée passe la tête sur le palier, s'immobilise une seconde pour écouter un éventuel bruit de pas, regarde sa montre. Il est une heure quinze, il réintègre le vestibule, rabat le battant de porte, tourne la clé dans la serrure et referme à double tour : la soirée peut débiter.

Les portiers font le tour des invités et leur demandent leurs téléphones. Tous le donnent de bonne grâce, sachant là aussi que cela fait partie du protocole de sécurité et que les appareils leur seront rendus ultérieurement. Chaque téléphone est stické aux initiales de leurs propriétaires, éteint, déposé dans une caisse en aluminium disposant d'un brouilleur d'ondes et qui restera à l'entrée ; une assurance contre d'éventuels mouchards. C'est aussi le moment de recueillir des enveloppes tel que prévu par les organisateurs, et à nouveau les invités se prêtent à l'exercice sans rechigner, l'homme à la cicatrice au menton répartissant les dons dans deux sacs de voyage en toile, et les comptabilisant au passage. Quand le compte est terminé et que tout paraît en ordre, il fait un signe de tête à son comparse qui prend les sacs et traverse la petite foule avec. Progressivement, les invités vont se disperser dans les différentes salles, chacune

possédant son ambiance et sa destination particulière. Le premier salon est une forme de sas où les groupes se forment, certains hommes se rapprochent de certaines femmes, et réciproquement, d'autres invités se contentent d'échanger désormais de vives voix ; chacun et chacune s'est servi un verre, une grande table nappée de blanc étant disposée le long d'un mur, agrémenté d'un miroir sur presque toute sa longueur, avec une multitude d'alcools à disposition, champagne dans des seaux à glace, vins blancs et rouges de différents millésimes et provenances, whisky, vodka, gin, rhums variés, Cognac et Armagnac, et enfin, l'homme qui a pris les sacs, revenu les mains vides, se tenant en bout de table et préparant à la demande des cocktails, Mojito, Bloody Mary, Margarita... Les hôtes, trois hommes en smoking qui ont organisé la fête et viennent y saluer chaque participant, vérifient aussi que tout est sa place et que la coupe impeccable de tel costume, la montre au poignet de tel homme, le collier au cou de telle femme, la marque de tel sac à main, confirment le statut financier des uns et des autres et, outre les premières enveloppes données, leur capacité à investir dans le projet qui les a tous réunis ici et qui justifie l'organisation d'une telle soirée. Parmi les participants, la plupart des jeunes femmes, celles habillées de noir et portant un masque similaire, sont des escorts embauchées pour l'occasion, de même que quatre hommes en costume de ville. Ils savent quel rôle ils ont à tenir et s'en acquittent à merveille en trouvant rapidement le bras de tel investisseur ou de telle femme d'affaires qui leur ont été désignés, un des deux portiers restant en retrait près du vestibule, surveillant calmement ce petit monde qui navigue et circule aimablement entre les fauteuils Louis XV et les meubles design mélangés là. Dès lors que les couples ou les groupes se sont créés, ils passent au deuxième salon, étape intermédiaire mais non moins essentielle pour la progressive montée en puissance de la soirée. Ce salon, le plus vaste des trois, multiplie les dorures sur des moulures à mi-

hauteur des murs, et dispose d'une entrée et d'une sortie capitonnées, lesquelles permettent la relative insonorisation de l'espace. La pièce est coupée en deux, avec dans le fond une partie dancing, où un DJ en costume blanc, coupe afro au-dessus de son masque blanc, enchaîne les morceaux de musique électronique, et sur la partie avant des fauteuils et canapés moelleux réunis autour de petites tables basses. Sur chaque table vitrée est disposée une boîte et autour d'elle cinq ou six personnes s'assoient, posent leur verre, rient, s'observent, jusqu'à ce que l'une d'elles ouvre la boîte et découvre à l'intérieur des pailles découpées, des feuilles de papier à rouler, du tabac, et des petits étuis en tissu coloré sur lesquels sont brodés des lettres : H pour haschich, E pour ecstasy, C pour cocaïne, A pour amphétamines, He pour Héroïne. Chacun et chacune se sert à sa convenance en petits sachets plastifiés contenant l'une des drogues, certains osant des mélanges inédits, d'autres attendant leur tour. Tout le monde participe, pas de demi-mesure, tous savent ce qu'ils sont venus faire dans cette fête et ce que cette soirée doit leur apporter, du plaisir, de la détente, et après seulement viendra le temps des affaires. La robe violette, arrivée en retard, est pliée en deux, penchée en avant pour se rapprocher au plus près de la table basse, relevant un peu son masque pour glisser une paille dans sa narine droite et bientôt aspirer d'un trait la ligne de cocaïne disposée sur le verre dépoli. Une de ses consœurs en robe moulante rose fuchsia s'est levée sous l'effet d'une montée d'adrénaline, provoquée par l'amphétamine qu'elle a avalé, et s'est mise à danser langoureusement sur la piste, ôtant bientôt son masque qu'elle laisse tomber par terre, et détachant son chignon, ses longs cheveux blonds tombant en cascade jusqu'au-dessus de ses fesses, se contorsionnant de plus belle. Un homme s'est affalé sur le fauteuil où il était assis, aspirant une longue bouffée du pétard à trois feuilles qu'il s'est confectionné, tout en installant à califourchon sur sa cuisse gauche une des escorts qui l'accompagnait. A

droite et à gauche, des couples sous l'emprise de l'héroïne et d'une ecstasy commencent à s'enlacer, s'embrasser, se caresser, abreuvant leurs lèvres de temps à autres à leur verre, balançant doucement leur corps au rythme de la musique, partant parfois dans un rire soudain et incontrôlé. Le premier salon est désormais quasiment vide, et l'essentiel des fêtards se trouve réuni dans le second, avec une forme de promiscuité nouvelle qui rappelle leur temps d'attente sur le palier, certains se collant aux autres, d'autres au contraire cherchant à s'éloigner des contacts inconnus ou se réfugiant qui le nez dans la poitrine d'une escort, qui le front posé sur le torse d'un gigolo.

Le temps a filé plus vite qu'ils ne le pensent tous, et au bout d'une heure trente, les hôtes font un signe aux deux portiers pour qu'ils ramassent les boîtes sur les tables, non sans déclencher quelques remous. Un homme en particulier, en sportswear Gucci, masque ôté mais encore tenu par un élastique derrière ses oreilles et qui, ayant glissé sous son menton, lui donne une étrange apparence, comme s'il disposait de deux visages placés l'un au-dessus de l'autre, le premier expressif, le second éteint. Il s'emporte quand on lui retire un sachet de cocaïne des mains, se lève d'un bond, repousse violemment l'escort qui s'accrochait à son bras et qui lui demandait de se calmer, laquelle tombe à la renverse sur un canapé derrière elle. Il s'approche du portier à la balafre sous le menton qui vient de remettre le sachet de cocaïne dans la boîte prise sur la table basse, et lui ordonne de lui rendre. Le portier pose la boîte sur un guéridon derrière lui, fait mine de se baisser comme s'il allait refaire son lacet, avant de se relever soudain et dans le même élan d'envoyer un crochet du droit dans l'estomac du râleur. Ce dernier se plie en deux immédiatement, la douleur lui saisit les tripes, et il s'affale à genoux, en basculant sur le côté, avant de se mettre à vomir. Le menton balafre s'approche, remet en place sa cravate noire, saisit l'homme sous les

bras, le relève en partie et le ramène claudiquant dans le premier salon, tandis que les hôtes tapent dans leurs mains pour faire taire les conversations et que le DJ baisse le son de ses platines. Ils annoncent à la cantonade qu'ils espèrent que chacun et chacune s'est bien amusé jusque-là, mais que le clou de la soirée les attend dans la salle à côté, et à ces mots le second portier ouvre la porte de communication du dernier salon. Les couples et les petits groupes se rapprochent et entrent peu à peu dans un espace encore différent des précédents, où toute modernité a disparu ou presque ; place aux dorures le long d'un miroir imposant, aux moulures au plafond et aux entourages en bois peint des portes et des fenêtres, avec des motifs fleuris à certains endroits, et à d'autres la reprise d'une chasse à courre du XVIII^{ème} siècle dessinée à plusieurs reprises sur les murs, chevaux et cavaliers, chiens en meute, cors de chasse et cerf en fuite. Un piano à queue a été repoussé dans un coin, et plusieurs portes apparaissent, dont on ne sait sur quelles pièces elles donnent. Les cinq fenêtres, elles, ouvrent sur un balcon ouvragé à la mode néo-gothique et surplombent un petit canal dont on entend le clapotis léger des flots par une vitre ouverte. Sur le piano sont disposés plusieurs bocaux de verre dans lesquels on distingue de petits cristaux blancs aux reflets rosés qui ressemblent vaguement à ceux du sel d'Himalaya, et deux autres bocaux qui contiennent une poudre blanche, d'aspect similaire à celui de la cocaïne, elle-aussi accompagnée d'une très légère couleur rosée, avec des boîtiers en métal qui sont disposés de chaque côté. Un des hôtes, le seul habillé d'un costume gris, se place devant le piano, invite les fêtards à s'approcher de lui, et se lance dans le discours commercial que tous et toutes sont venus écouter. Il explique que sur ce piano se trouve une nouvelle drogue de synthèse psychostimulante, chimiquement proche de l'alpha-PVP, qui a été dénommée Flakka 2. Elle reste basée sur la cathinone mais possède de nouvelles propriétés, bien plus puissantes encore. Quelques hochements de tête parmi les invités font comprendre

que la plupart des participants connaissent déjà en partie les spécificités du produit, des murmures commencent d'ailleurs à parcourir l'assistance, tandis que certaines têtes dodelinent, sous l'effet des drogues précédentes ou par stimulation du désir de celle présentée, nul ne sait. L'homme qui leur présente cette amphétamine, dont la formule a été renouvelée, tient à les rassurer sur plusieurs points, en particulier sur des effets secondaires bien connus de tachycardie ou d'hypertension que cette molécule corrigée annihile littéralement désormais. Il leur vante au contraire tous les effets positifs, décuplés, que ce soit la stimulation intellectuelle et physique, l'augmentation du désir et du plaisir sexuel, et certaines formes d'hallucinations provoquant une détente extrême et le sentiment de planer plus haut que jamais. Et tout cela, pour une somme modique à la conception, qui permettrait une mise sur le marché très rapide, et un retour sur investissement à un taux très élevé. Lorsqu'il termine son discours, l'importun qui avait été ramené dans le premier salon a refait surface et, accompagné du DJ noir en costume blanc et à la coupe afro, il a rejoint tous les invités. Il se tient contre le chambranle de la porte, écoutant avec attention les mérites de cette nouvelle drogue. Il ne semble pas tenir rigueur au balafré qui lui a balancé son poing dans le ventre, et s'avance vers le piano pour demander à goûter tout de suite le produit. L'hôte le retient une seconde, en profitant pour expliquer que la consommation peut se faire de plusieurs manières, sous forme de poudre à sniffer comme la cocaïne, ou bien les cristaux mélangés à un liquide, un alcool par exemple, à avaler, et enfin, si besoin, des seringues et des cuillers sont à disposition pour ceux ou celles qui préfèrent l'injection et chauffer le produit à la manière de l'héroïne. Il ajoute que les différentes portes, que tous et toutes peuvent voir autour d'eux, disposent d'inscriptions assez claires quoiqu'inscrites en petits caractères, salle de bains, toilettes, chambres, soulignant que chacun est libre de ses faits et gestes, qu'il est toujours possible que

certains fassent une mauvaise réaction, ou qu'ils sentent monter en eux une chaleur telle qu'ils désirent ardemment prendre une douche ou un bain, voire qu'ils aient envie de s'allonger plus confortablement pour profiter de leur trip ou simplement pour baiser tranquilles. Enfin, il ajoute que, parfois, l'amphétamine provoque une faim soudaine qu'il faut rassasier rapidement, et il désigne du doigt un comparse dans la salle, en ajoutant que les invités pourront le suivre en cuisine s'ils le souhaitent. D'un geste solennel, le costume gris engage alors chacun à s'approcher du piano pour la dégustation. A peine a-t-il terminé son exposé que l'homme blond, réclamant d'essayer la Flakka 2 immédiatement, s'empare d'un nécessaire à injection sur le piano. On lui remet un petit sachet de poudre et il va s'installer dans un des fauteuils positionnés devant les fenêtres, tandis que derrière lui, une file d'attente se met en place. Chacun et chacune, invités hommes et femmes, escorts ou gigolos, viennent tester la marchandise et prennent ce dont ils ont envie, tant en quantité qu'en mode de consommation.

Les deux portiers se placent aux deux extrémités de la pièce, et parmi les hôtes, deux des trois hommes échangent un regard avant de se diriger à leur tour vers le piano. Ils referment les bocaux de cristaux et de poudre, ouvrent une des boîtes ramenée du second salon et se préparent une ligne de cocaïne chacun. Le troisième homme en costume gris les observe sans mot dire, avant de tourner le regard vers le reste de la salle. Après quelques minutes, ceux et celles qui évitaient les contacts trop rapprochés jusque-là ont perdu toutes leurs inhibitions et se collent les uns aux autres. Deux escorts n'ont pas tenu le choc du premier shoot et se sont affalées contre le mur, la tête renversée en arrière, scrutant le plafond comme si la clé du destin de l'humanité s'y trouvait inscrite parmi les moulures dorées et les craquelures de peinture blanche. Une autre femme, la robe de soie rouge, le visage empourpré, respirant fort comme cherchant son air, s'est précipitée vers la salle de bain, s'est déchaussée en balançant

ses Louboutin à l'intérieur et a claqué la porte derrière elle tout en commençant à se déshabiller. Un homme a arraché son veston en tirant dessus avec une nervosité accrue, l'a regardé comme si c'était un animal étrange avant de le jeter dans un coin de la pièce puis de se ruer dessus pour le piétiner. Un autre, les yeux exorbités et injectés de sang, marche à pas lourds vers la porte des toilettes, tire la porte comme s'il allait l'arracher de ses gonds, laquelle claque brutalement contre le mur, et il disparaît à l'intérieur. Deux couples commencent à se caresser avec frénésie ; pour le premier, l'homme embrasse sa partenaire avec un tel acharnement qu'on a le sentiment qu'il va finir par lui avaler la bouche et la langue ; pour le second, c'est la femme qui a pris le dessus et commence à déshabiller son partenaire qu'elle a littéralement plaqué contre le mur. Enfin, un couple d'hommes est resté collés ensemble, dans les bras l'un de l'autre mais quasiment sans bouger, sinon avec des gestes d'une infinie lenteur, comme s'ils naviguaient dans une autre dimension où le temps se serait ralenti subitement, se caressant longuement, respirant leur chevelure respective, se déposant mutuellement de petits baisers dans la nuque. Un des hôtes fait un signe aux portiers et le balafre se dirige alors vers les couples pour les pousser vers la porte où le mot « chambres » est inscrit. Un couloir s'ouvre devant eux, qu'ils empruntent avant de s'engouffrer chacun à droite et à gauche, dans trois chambres où il n'est pas certain qu'ils aient le temps d'atteindre un lit. Un groupe de cinq personnes, trois hommes et deux femmes s'engagent à leur suite, et tous les cinq s'enferment dans une autre chambre. Les hôtes observent la quinzaine de fêtards restants qui, pour l'essentiel, se sont assis à même le sol, la tête dans les bras ou le menton posé sur le torse, la bave aux lèvres pour quelques-uns et le regard perdu. L'un d'eux, couché par terre sur le ventre, observe avec une attention excessivement soutenue le parquet sur lequel il est allongé, criant qu'une lame de bois est en train de se soulever toute seule et qu'il faut

l'arrêter de bouger comme un serpent. Plusieurs jeunes femmes et un homme se relèvent pour venir retaper dans un des bocaux de poudre, le ressenti d'une descente trop rapide les poussant à vite retrouver la montée initiale de leur premier shoot. Ils vont ensuite s'asseoir qui sur un canapé, qui se réinstallant à même le sol, à proximité du piano à queue. Celui qui s'était assis dans un fauteuil devant les fenêtres, pour s'injecter sa dose en intraveineuse, est resté bizarrement immobile depuis qu'il a appuyé sur le piston, laissant la seringue insérée dans la veine de son bras droit qui pend mollement sur le côté. Un autre homme, qui a relevé son masque sur le haut de son crâne, produit des mimiques particulières avec son visage, ne cessant de multiplier les grimaces, tirant la langue, crachant par terre, avant de se taper consciencieusement l'arrière de son crâne contre le mur sur lequel il s'est appuyé. Le DJ en costume blanc s'est rapproché du piano, devant lequel il s'est assis pour sniffer une ligne de Flakka 2, sans s'apercevoir qu'il en profitait pour saupoudrer une partie de sa coupe afro avec et se retrouver avec une auréole de poudre blanche au milieu des cheveux.

Parmi les deux hôtes qui ont pris de la cocaïne, l'un des deux a balancé son masque de commedia dell'arte, et se lance à son tour, malgré les tentatives de son complice pour l'empêcher de saisir le bocal de poudre de Flakka 2. Il le prend, l'ouvre et place la poudre dans le creux de sa main, avant de la porter à son nez aussitôt et de sniffer profondément. L'effet est quasi immédiat, sa nuque se raidit, sa tête se renverse en arrière, ses yeux s'injectent de sang et il aspire une grande bouffée d'air comme s'il sortait de l'eau après une longue apnée tout en titubant. Mais, sous la violence du shoot, il lâche le bocal qui explose sur le sol et se brise en une dizaine de morceaux de verre. A la vue de cette poudre blanche répandue sur le parquet, les invités assis par terre se ruent dessus et se roulent dans la poudre, sniffant, avalant, soufflant tout autant, et se coupant sur le verre sans même y porter la moindre attention, jusqu'à ce

qu'un petit nuage de poudre d'amphétamine finisse par se répandre dans toute la pièce. Certains se montent dessus, se griffent, s'empoignent, se giflent. Le DJ, assis derrière le piano, se met à marteler, avec un seul doigt, toujours la même note de musique, à l'infini, appuyant de plus en plus violemment sur la touche en ivoire, un Fa ou un Mi peut-être. Pris dans ce brouillard poudreux, l'hôte qui avait voulu arrêter son compagnon respire la Flakka à pleins poumons, comme le costume gris et les deux portiers qui ont essayé en vain d'empêcher les invités de diffuser de la poudre partout. La femme en robe violette lâche un rot, puis se lève depuis le parquet où elle était allongée, et s'engouffre dans le couloir des chambres en se tenant la main devant la bouche comme si elle cherchait un endroit où vomir. Les six organisateurs toussent comme des damnés. Parmi eux, l'un d'eux s'est réfugié dans la cuisine, celui qui a sniffé la Flakka dans sa main se roule au sol comme si son costume avait pris feu, l'autre se colle contre le mur, la manche de son smoking contre le nez et les lèvres, essayant de ne pas respirer le nuage poudreux ; le troisième au costume gris est stoïque, immobile au milieu des corps qui gigotent au sol et geignent dans d'étranges grognements, la plupart ayant perdu leur masque désormais, certains s'étant lacéré les bras sur les bris de verre qui traînaient partout. Le rouge lui est monté au visage, la colère s'est emparée de son esprit et la drogue accentue sa hargne. Il sert les mâchoires à s'en briser les dents, ce qui provoque des bruits de bruxisme effroyablement désagréables, puis il se met à crier en dialecte vénitien que « ça ne devait pas se passer comme ça, bordel ! », et porte la main à l'intérieur de sa veste. Il sort un pistolet, le pointe sur les gens qui sont à ses pieds, sortes de larves se contorsionnant en tous sens, un ou deux déchirant leurs vêtements, d'autres haletant comme s'ils venaient de courir un marathon ou riant à gorge déployée. Soudain le costume gris ne les supporte plus, et leur balance des coups de pied rageurs. Dans son dos, l'homme blond, qui a conservé

la seringue insérée dans une veine, se met à bredouiller quelque chose d'inaudible avant d'être pris de violentes convulsions qui le secouent comme une pile électrique sur son fauteuil. Une minute durant, il s'agite en tous sens, la seringue finissant par se détacher de son bras dans une éclaboussure sanglante et, voltigeant dans les airs, par se ficher dans un mur. Puis il s'arrête net de gigoter, raide comme un piquet. L'homme au pistolet l'a entendu s'agiter dans son dos, tout comme il a vu devant lui un de ses comparses être secoué de soubresauts et se mettre à crier, et il semble ne plus assumer cette vision qui dépasse son entendement embrumé par la poudre de Flakka, au point de finir par tendre son bras tenant le pistolet, de viser et sans aucun tremblement pour le contrecarrer d'appuyer sur la détente. La détonation fait sursauter les deux portiers observant avec angoisse leur patron qui vient de flinguer un des leurs d'une balle en pleine tête. C'est alors qu'un des invités au sol se met à s'accrocher au pantalon du tireur, tel un damné de la terre cherchant à s'extraire des enfers, la main ensanglantée sur les bris de verre, il empoigne le tissu gris, se raccrochant désespérément à cette jambe comme à une corde du salut. L'homme au pistolet ne s'embarrasse pas longtemps du gêneur, baisse son bras, pose le canon de son arme sur la tempe de l'homme à ses pieds, et tire sans autre procès. Des éclaboussures de sang rougeoyantes et de cervelle viennent se mêler à la poudre blanche répandue partout au sol, et les deux portiers, cette fois persuadés que leur tour est bientôt arrivé, dégainent leurs armes à leur tour et la pointent sur le tireur en costume gris. Au même moment, alors que les trois hommes se sont mis respectivement en joue, deux femmes au sol sont prises de convulsions à leur tour, et on entend, assourdis, des cris sauvages qui proviennent des chambres. Dans le couloir, la première chambre à gauche a accueilli un couple qui n'est pas allé jusqu'au lit ; ils ont commencé à se déshabiller à même sol, s'engageant dans un ballet enragé de mains, se caressant puis se pressant, et de

doigts lentement enserrés dans le vagin ou saisissant un membre turgescent, avant que tout s'accélère encore, que l'homme ne pénètre l'escort violemment, lui malaxant les seins, remontant jusqu'à son cou, et commençant à l'étrangler. Dans la chambre de droite, le second couple s'est enlacé longuement sur le lit, l'homme s'est laissé faire, et sa partenaire l'a dénudé avec prestance, avant de se positionner sur lui à califourchon, et de littéralement le monter comme on monterait un cheval au trot, le jeu des reins devenant peu à peu un galop, si dur, si brutal que l'homme s'est mis à hurler, cherchant désespérément à écarter cette furie qui s'est collée à lui et l'enserme entre ses cuisses, sans y parvenir. Dans la chambre suivante, les deux hommes sont restés enlacés tendrement, calmement, respirant chacun la fragrance de l'autre, accompagnant toujours leurs gestes de baisers furtifs dans le cou, jusqu'à ce qu'ils se tiennent si serrés l'un contre l'autre qu'ils commencent à s'étouffer, comme cherchant à fusionner ensemble, à se perdre dans le corps du partenaire, à se déchirer en se griffant jusqu'au sang, s'arrachant un lambeau de peau à chaque caresse violente. La dernière chambre devait être le théâtre d'un orgie à cinq. Mais rien ne se déroule comme prévu, un des trois hommes, nu, se plante devant la fenêtre en étant incapable de poursuivre plus avant, sinon pour prendre une cordelette retenant les lourdes tentures et décider de se pendre à la tringle à rideaux, pendant que les deux autres s'échinent sur une escort et une invitée, se regardent faire mutuellement en ahanant, finissent par se jalouser, s'empoigner face à face, le sexe pénétrant leur partenaire tout en cherchant à se cogner mutuellement en se donnant des coups de boule, crâne contre crâne. Au terme de l'empoignade, ils commencent à frapper les femmes à coups de poings, jusqu'à ce qu'aucune des deux ne bouge plus, et quand elles ont fini de gigoter, ils s'arrêtent un instant, se regardent, satisfaits du résultat, le corps sans vie des deux femmes allongés sous eux, avant de s'accuser mutuellement, et de reprendre leur combat à coups de

poings cette fois. La femme en robe violette qui s'était précipitée dans le couloir des chambres est quant à elle invisible. Pendant ce temps, dans le troisième salon, les deux femmes prises de convulsions sur le parquet ne bougent déjà plus, une écume blanchâtre s'échappant de leur bouche. Les deux portiers sont toujours le doigt sur la gâchette, l'hôte meurtrier le bras tendu, avec encore sept balles dans son chargeur. Le cocaïnomane qui a tenté d'arrêter son comparse finit par ôter son bras de son visage, tente de raisonner tout le monde, enlève son masque et s'adresse au balafre en l'appelant par son prénom, Alfredo, ce qui fait tout de suite réagir le second portier. Criant qu'il ne faut pas se nommer par leurs prénoms respectifs, que ce n'est pas dans le protocole de sécurité, qu'il s'agit d'une faute grave qu'il ne peut laisser passer, il pointe son arme vers l'hôte qui a parlé et fait feu aussitôt. L'homme prend la balle en pleine poitrine et s'effondre le long de la porte qui donne sur la salle de bains. A l'intérieur, la balle, ayant traversé le corps et la porte, s'est fichée dans le carrelage de la douche, provoquant mille petits éclats de faïence se dispersant un peu partout. Certains de ces éclats retombent dans l'eau de la baignoire qui, le robinet laissant couler un petit filet liquide, n'a pas encore atteint le rebord. Sous l'eau, le visage d'une femme apparaît, les cheveux bruns ondulants, les yeux ouverts, mais plus aucune bulle d'air ne s'échappant de sa bouche. Après s'être allongée dans la baignoire, et avoir fait couler un bain d'eau glacée pour tenter de combattre la sensation de chaleur insupportable qui s'était emparée d'elle, l'invitée a été prise de spasmes violents et a fini par sombrer. La chair de poule, qui est apparue lorsque l'eau froide a saisi son corps, durcissant ses tétons, et hérissant ses poils, vient de disparaître de sa peau. Dans le salon, le costume gris, qui ne cessait de tourner la tête à droite et à gauche vers les recoins de la pièce où se situent les deux portiers, finit par baisser le bras tenant le pistolet, trépignant sur place comme un enfant mécontent, s'adressant au portier ayant

tiré pour lui signifier son incompréhension. Il lui réclame des réponses, insiste sur le salaire qu'il ne touchera pas, puisqu'il a démontré son peu de fiabilité et a abattu un organisateur. Ce dernier, les yeux globuleux et rougeoyants, le regarde en silence, fronce les sourcils comme s'il cherchait à comprendre ce qu'on lui a dit, puis fait feu une seconde fois, emportant le côté droit du front de son patron qui s'effondre comme une poupée démantibulée sur le parquet. Comme un effroyable jeu de ping-pong, le balafre réagit aussitôt, dans une tentative désespérée de sauver son employeur, et vise son collègue d'un tir tendu et multiple, lequel est atteint en pleine poitrine, à l'épaule gauche et au bras, et tressaute sous l'impact, appuyant une dernière fois sur la détente de son arme, avant de s'affaler au sol. Pendant l'échange de coups de feu, une balle perdue est allée se glisser sous les côtes du DJ pianiste qui, en mourant, a reposé lourdement la tête sur le clavier du piano, dans un étrange bruit de notes désaccordées. Durant cet épisode, les derniers invités qui rampent sur le sol finissent de se tordre en tous sens, progressivement pris de puissants tremblements et s'étouffant dans leurs propres vomissures.

Pendant quelques minutes, la cicatrice au menton, le dernier des organisateurs encore debout, regarde la scène comme s'il n'avait devant les yeux qu'un tableau étranger auquel il ne participait en aucune manière et qu'il devait analyser, meli-melo de corps tordus en tous sens. Mais il n'est pas en train de participer à un exercice, une mise en situation critique. Il entend encore un ou deux râles dans la salle, le bruissement d'un genou qui glisse sur le sol, un dernier hoquet sortant d'une gorge, mais pour l'essentiel il n'y a plus guère de survivants sinon lui. Il lui faut un moment pour se ressaisir et rassembler ses esprits. Il cligne des yeux, secoue la tête, respire à pleins poumons en s'approchant de la fenêtre ouverte et il se met à enjamber les corps, évitant de tomber en se prenant les pieds dans des bras ou des jambes encore secoués

de quelques contractures. Il se dirige vers la porte ouvrant sur le couloir et qui mène aux chambres, ne cherche même pas à entrebâiller celle de la salle de bain dans laquelle un corps de femme flotte entre deux eaux dans la baignoire, ni celle des toilettes où l'homme qui s'y est enfermé s'est plongé la tête dans la cuvette et a fini par s'y noyer. Il avance dans le couloir et ouvre les portes une à une. La première chambre lui offre le spectacle d'un homme à la langue pendante, étranglé par une femme qui a encore les deux mains posées sur son cou et se trouve à cheval sur son corps. Elle a la bave aux lèvres et semble être en train d'agonir. Il referme le battant derrière lui, se tourne de l'autre côté et découvre une femme à la tête étrangement positionnée, comme si sa nuque avait été pliée de force et brisée, avec à ses côtés un homme accoudé contre le lit, une écume dégoulinant le long de sa bouche jusqu'à son cou, les yeux grand ouverts et injectés de sang. Sa respiration est sifflante et il se tient la poitrine comme sous le coup d'un pneumothorax spontané. Dans la chambre suivante, le spectacle est plus effroyable, deux hommes sont dans un lit, leur corps complètement décharnés comme s'ils s'étaient mutuellement écorchés, l'un des deux avec une lime à ongles dans la main ouverte ne respirant plus, l'autre soufflant encore comme un bœuf avant de rendre son dernier soupir. La dernière pièce est le théâtre d'un curieux ballet de corps, un homme nu est pendu à la tringle à rideaux et se balance dans le clair de lune ; à ses pieds, à proximité, une femme gît à demi désarticulée et le corps pétri d'hématomes, tandis que sur le lit lui-même trois corps sont enchevêtrés ; celui d'une femme dont on distingue à peine les contours ensanglantés, et de deux hommes au-dessus d'elle, qui semblent s'être mutuellement étranglés après avoir subi une multitude de coups rendant leurs visages méconnaissables. Le portier balafré s'apprête à refermer la porte sur cette vision quand il s'arrête soudain, ses sens en alerte. Il a entendu un bruit, une sorte de chuintement,

comme des pleurs d'enfant quelque part. Il entre alors dans la chambre, contourne le corps par terre et le pendu à la fenêtre, et se dirige vers un placard dont il ouvre le battant. A l'intérieur, une femme en robe violette est recroquevillée et pleure, tremblotante, reniflant et émettant un bruit bizarre, comme le cri d'un petit animal apeuré, un « hi » étouffé, un peu strident et éteint à la fois. Il la tire par le bras, l'oblige à se redresser et l'entraîne avec lui. En passant pour sortir de la chambre, ils butent sur le corps de pendu qui se met à se balancer lentement.

Le portier amène la femme en robe violette vers l'escalier intérieur par lequel il est arrivé, et ils descendent tous deux jusqu'à atteindre le rez-de-chaussée, puis l'embarcadère. Il a du mal à réfléchir, ne sait plus quoi faire maintenant que ses trois patrons sont morts et qu'il a dû abattre son collègue. Jamais rien de tel ne s'était produit et il ne comprend pas pourquoi lui a été si peu atteint par les effets du nuage de poudre. Peut-être parce qu'il était le plus éloigné, étant resté proche de la porte capitonnée du second salon ? En tout état de cause, il lui semble que, s'il n'avait pas les idées tout à fait claires, il n'a pas sombré comme les autres dans cette hystérie collective et cette violence paranoïaque, suicidaire ou meurtrière. En tirant sur son collègue, il n'a fait que défendre les intérêts de ses patrons et suivre la mission pour laquelle il a été embauché. La fille en robe violette à son bras tremble de tous ses membres. Il ne sait pas qui elle est, ni si sa présence était importante ou pas ce soir. Ce n'est pas une escort apparemment, donc sans doute fait-elle partie des investisseurs potentiels qui ont tous payé une belle somme pour participer à cette soirée. Ils sont là, tous les deux, debout sur l'embarcadère, et aucun bateau, aucune gondole à l'horizon. Il doit être quatre heures du matin et Venise a retrouvé sa nuit malgré le carnaval. Le palazzo était réservé pour toute la soirée. Le bruit des coups de feu n'a visiblement alerté personne ; quoi de plus normal en cette période festive que des feux d'artifices,

des pétards, des cotillons de fêtards trop bruyants... Il s'aperçoit qu'il manque quelqu'un à l'appel, le cuisinier qui a disparu et dont il ne sait pas ce qu'il a pu devenir. Il se souvient de l'avoir vu courir vers la cuisine après avoir respiré de la poudre de Flakka. Il était suivi par un autre homme, un invité. Mais peu importe, il n'est plus temps de s'inquiéter d'eux. Il a tout laissé derrière lui, les différentes drogues, l'argent recueilli auprès des invités investisseurs, les armes. Pendant qu'il essaie de faire le point intérieurement, la femme à ses côtés s'agite et semble reprendre un peu ses esprits. Jusque-là, elle avait semblé encore sous l'effet de la drogue, mais comme lui, elle a été moins atteinte que les autres. Pourquoi ? Mystère. Peut-être que certains individus réagissent mieux que d'autres à cette amphétamine de nouvelle génération. Dans tous les cas, elle grelotte, là debout sur l'embarcadere dans le froid et l'humidité, seulement vêtue de sa robe fuseau légère, et les pieds nus. Elle pleurniche et commence à geindre. Elle se plaint, dit qu'elle a peur de l'eau, veut partir le plus vite et le plus loin possible. Et puis, entre deux sanglots, elle lâche qu'elle ne sait pas nager, qu'elle préfère repartir par la rue, s'éloigner des flots obscurs et remuants du canal qui l'effraient. En l'entendant, le portier baisse la tête sur le coté, souffle, prend un petit temps d'arrêt. Il vient de se dire qu'elle n'aurait jamais du lui avouer sa peur. Peut-être que si elle l'a fait, c'est que le destin en a décidé ainsi. Il se tourne vers elle, se rapproche calmement, pose ses mains sur ses épaules et la regarde droit dans les yeux. Le visage encore baigné de larmes, le maquillage défait, traces de rouge à lèvres sur la joue, mascara qui a coulé sous ses yeux, elle lui retourne son regard, intriguée, interloquée, ne comprenant pas ce que son silence signifie. Il ne peut la laisser comme cela malgré tout. Il lui chuchote, presque tendrement : « désolé ma belle, pas de témoin ». Cela ne dure que quelques secondes, un bref moment de suspension avant qu'il ne la saisisse par la taille et d'un geste brusque la projette dans le canal. Elle a

beau lâcher un « no » bref et sonore, cela n'empêche pas son corps de voltiger vers l'eau et de s'y engouffrer dans une éclaboussure obscure. Elle se débat quelques secondes à la surface, essaie, vraiment de toutes ses forces, de surnager, d'atteindre le ponton de bois de l'embarcadère, de s'accrocher à la vie. Elle pleure, crie, cherche son souffle tout à la fois. Mais elle boit trop la tasse, s'étouffe et s'épuise, et le portier la voit bientôt sombrer après un dernier sursaut au-dessus des vaguelettes du canal. Il sort un téléphone de sa poche, compose un numéro, indique son adresse. Il ne sait pas ce qu'il faut faire exactement, qui il va devoir prévenir, ce qu'il va dire, sinon que tout a merdé dans les grandes largeurs et que la Flakka 2 est plus dangereuse qu'on pouvait le croire. En revanche, il sent bien qu'il n'a plus rien à faire là, et qu'il sera bien temps de s'expliquer plus tard, quand il se sera mis à l'abri quelque part. A peine cinq minutes après son appel, un bateau taxi vient le chercher à l'embarcadère.

Deuxième partie – ... Et courir.

Dans le petit cagibi en verre et plexiglas qui, sur le tarmac de l'Aéroport de Lyon, servait de zone fumeurs et où s'agglutinaient tous les accrocs à la nicotine qui ne pouvaient se passer d'une dernière taffe avant de prendre l'avion, Paul Fichard fumait un cigarillo en silence. Il ruminait, comme souvent ces derniers mois, s'exaspérant intérieurement de ce qu'il considérait comme une malchance outrancière et qui lui collait littéralement à la peau. Certains disaient de lui qu'il était un brin paranoïaque, d'autres qu'il voyait le mal partout, feus ses parents que leur fils était désespérément négatif en tout, ou presque. Il était pourtant en partance pour Venise, sa femme et ses deux filles l'attendaient sagement dans la zone de transit de l'aérogare ; c'était un beau voyage en perspective, une semaine de détente, de découverte, et il avait toujours rêvé de visiter l'Italie et tout particulièrement la Sérénissime. Enfin, ce qui ne gâchait rien à l'affaire, bien au contraire, il n'avait pas déboursé un centime d'euro pour ce séjour, puisqu'il avait gagné cette semaine tout compris à l'occasion d'une *incentive* proposée par sa boîte aux commerciaux qui réaliseraient le meilleur chiffre d'affaires de l'année. Seulement voilà, pour lui, ce n'était pas le plus important. Ce qui comptait, c'était de savoir qu'il avait terminé deuxième des ventes de matériel médical cette année, et que ce voyage n'était que le lot de consolation, quand le premier, lui, avait touché une prime conséquente. En outre, ce séjour eut sans doute été formidable si le « tout compris » n'avait pas sous-entendu la famille élargie, à savoir ses beaux-parents, puisque les siens ne faisaient plus partie de ce monde. Et devoir se trimballer avec les deux gamines qui allaient chouiner pendant tout le trajet, les remarques que sa femme

ne manquerait pas de faire sur le standing de leur hébergement, était déjà pénible à envisager, mais avec de surcroît le regard si bienveillant qu'il en devenait méprisant que son beau-père posait sur lui, la perspective de ce voyage ne l'enchantait plus du tout. Enfin, il avait appris que la date du départ était programmée pour le dernier jour du Carnaval de Venise, dont il raterait l'essentiel donc, sans doute parce qu'à cette date les billets et les locations étaient moins chères... Décidément, pensa-t-il, même lorsqu'il gagnait quelque chose, c'était au rabais. Après avoir terminé son cigarillo, dont l'odeur forte et nauséabonde avait réussi à faire fuir deux gamines n'ayant pas terminé leur cigarette, Paul se dirigea vers l'aérogare, emprunta un sas d'accès et rejoignit sa petite famille qui patientait devant le comptoir d'embarquement. Quand il s'assit à côté de sa fille cadette, Adriana, quatre ans et loin d'avoir toutes ses dents, il lui ébouriffa les cheveux tendrement sans qu'elle ne réagisse, plongée dans un jeu, le nez sur le téléphone de sa mère. Cette dernière en revanche ne manqua pas de lever les yeux au ciel, lui faisant remarquer qu'il risquait de salir la chevelure de sa fille avec ses doigts sentant le tabac froid, ce que le petit hochement de tête entendu de sa belle-mère juste à côté venait sans doute confirmer. Il ne daigna pas répondre, regarda le tableau d'affichage du vol, se releva et indiqua qu'ils allaient embarquer dans une minute et qu'il serait pertinent de commencer à faire la queue avec les autres passagers.

L'arrivée à l'aéroport de Venise Marco-Polo se passa sans encombres, jusqu'à la sortie sur le parvis principal où la formule « tout compris » y montra ses limites. Le logement, le vol, et les billets pour visiter les principaux monuments et musées étaient inclus, pas les transferts, et Paul, bien sûr, ne s'en était pas occupé avant le départ et ne s'était pas non plus renseigné sur la situation de l'aéroport, éloigné de quelques kilomètres du centre historique de Venise. Le beau-père eut dès lors tout le loisir de lui

signaler sa bétise, d'insister lourdement sur son inconséquence, et le manque de préparation du père de famille responsable qu'il se devait d'être avec sa fille et ses petites filles. Décidément, ce séjour s'annonçait sous les meilleurs auspices... Sur l'indication du beau-père, ils prirent tous le bus ACTV5 qui s'avérait être selon lui la formule la moins chère et la plus directe pour rejoindre leur lieu de résidence, ce que Paul ne chercha pas à contredire, quand bien même il lui avait semblé, en lisant enfin le guide qu'il avait acheté pour l'occasion, que le ATVO35, au même tarif, était plus rapide. Parvenus à la garde routière centrale, ils choisirent de poursuivre en vaporetto jusqu'à débarquer non loin de l'adresse indiquée par l'agence de voyage. Parvenu devant la façade du palazzo Erizzo, Paul n'en pouvait déjà plus d'avoir marché avec un sac de voyage en bandoulière sur une épaule, une valise à roulette à tirer de la main gauche, sur laquelle sa femme avait ajouté son petit sac personnel, portant le sac-à-dos rose aux oreilles de lapin de sa fille aînée Antinéa sur le dos, et tenant à sa droite la grande valise, celle qu'ils avaient attendu de voir apparaître vingt minutes durant devant le tapis roulant des bagages en sortie de soute à l'aéroport, et qui appartenait à ses beaux-parents. Il déposa tous les bagages devant l'immeuble pour souffler cinq minutes, mais n'eut guère le temps d'en profiter, sa femme arrivant dans son dos et lui expliquant qu'elle ne comprenait pas pourquoi il fallait s'arrêter ici puisque ce palazzo, d'évidence, n'était pas un hôtel. Paul prit une grande inspiration, ferma les yeux, puis les rouvrit en tournant la tête vers elle pour la regarder et lui rappeler, pour la troisième fois, qu'il s'agissait d'un appart-hôtel, soit un appartement meublé comme un Airbnb de particulier, lequel était mis à leur disposition pendant une semaine, ce pourquoi il avait pu bénéficier de plus de chambres (et ainsi, pensa-t-il sans le dire, faire profiter ses beaux-parents du voyage). Il ne s'agissait donc pas d'un hôtel classique, avec une réception, un service d'étage, etc. Elle sourit, un peu gênée, et finit par déclarer qu'elle

n'avait pas bien compris quand il lui en avait parlé, mais qu'il était de toute manière hors de question qu'elle fasse la cuisine pendant ses vacances à Venise. Paul en conclut qu'il allait lui falloir déboursier le prix des petits-déjeuners et des repas au restaurant. Il fit un rapide calcul, incluant quatre adultes et deux enfants à table dans un restaurant à touristes pendant sept jours, et estima que ces maigres économies allaient y passer. Pendant une seconde, il lui traversa l'esprit d'expliquer à sa femme oisive, qui bénéficiait d'une bonne à tout faire à domicile deux jours par semaine, des beaux-parents qui habitaient à proximité et gardaient les filles quasiment tous les jours après l'école ainsi que les mercredis, et qu'il passait ses week-end à nettoyer et ranger la maison que, peut-être, elle pourrait faire un petit effort afin de ne pas trop amputer le budget du ménage. Mais il chassa aussitôt cette pensée, estima qu'il pourrait sans doute gagner quelques repas en s'occupant lui-même de certains préparatifs et, pour éviter de nouvelles remarques des beaux-parents qui traînaient et ne les avaient pas encore rejoints, il dit à sa femme qu'il allait commencer à monter les bagages et qu'elle pouvait rester dans la ruelle à attendre les enfants avec le reste des sacs.

La petite valise à roulettes dans une main, le sac de voyage dans l'autre, et le sac-à-dos rose accroché à une épaule, Paul pénétra dans le palazzo après avoir tapé un code à six chiffres qui déverrouillait la porte donnant sur la rue. Il découvrit une entrée tout en pierres de taille apparentes, entièrement ravalée depuis peu, et deux grandes portes de bois sombre de chaque côté d'un escalier imposant. Ces portes du rez-de-chaussée ne comportaient pas de poignée et semblaient condamnées, mais la feuille de route de l'agence indiquait un petit appartement à l'étage. Il grimpa donc les marches et atteignit un palier où il fut surpris de se retrouver face à une grande porte à double battant en bois laqué de couleur rouge vif, qui faisait plus penser à un élément décoratif chinois qu'à une architecture vénitienne. A bien y regarder d'ailleurs, le

lustre ultra contemporain au-dessus de sa tête, et les tapisseries de style moderne sur les murs ne donnaient pas non plus dans l'italianité classique telle qu'il se la représentait. Et puis, cette porte imposante, comme celle du rez-de-chaussée, ne comportait pas de poignée. Il chercha un boîtier électronique avec un digicode qui serait caché quelque part mais en vain. Et il s'aperçut rapidement de son erreur en découvrant, sur sa gauche, dans l'ombre de l'escalier, une petite cursive qui semblait mener à une autre partie de l'étage. Il abandonna donc la porte rouge monumentale et se dirigea dans la cursive, au bout de laquelle se trouvait, à droite, une porte plus commune, en bois brun et aux dimensions classiques, disposant d'une poignée, mais aussi dans un renforcement d'un petit boîtier à digicode. Il ressortit les papiers de l'agence, chercha le second code, le trouva et le composa. Le boîtier s'ouvrit, il prit la clé qui se trouvait à l'intérieur, l'inséra dans la serrure et entra dans l'appartement. Après avoir actionné un interrupteur sur sa gauche, il se retrouva coincé dans un couloir de faible largeur et dû poser la valise à roulettes au sol et la pousser du pied sur le carrelage rouge-brun pour avancer. Après ces quelques mètres de couloir, il accéda à un salon sur lequel donnait une petite cuisine ouverte, au fond un autre couloir débutait qui desservait une première chambre à droite, avec deux petits lits pour les filles, puis une grande chambre parentale et enfin, un peu plus loin, une autre chambre simple avec un lit double et une armoire, mais aucune fenêtre. L'appartement était plus exigu que les photos qu'il avait reçues ne le laissaient supposer, et il était disposé tout en longueur ou presque, avec des pièces en enfilade qu'il fallait traverser, notamment les deux chambres du fond pour les adultes, ce qui n'allait pas faciliter la cohabitation avec les beaux-parents. Paul sut immédiatement que sa femme allait hurler en entrant ici, que la belle-mère ferait une moue dubitative, et que son beau-père ne manquerait pas une saillie bien sentie à son encontre. Il souffla, déposa les sacs, fit

demi-tour et redescendit chercher les derniers bagages. Parvenu au-dehors, sa femme s'impatientait et le prit au dépourvu en lui annonçant qu'avec ses parents elle voulait tout de suite faire un tour dans le quartier, pour commencer la visite de la ville, qu'elle était trop impatiente de voir Venise, qu'il n'avait qu'à finir de monter les bagages, s'occuper des filles, puisque l'aînée avait besoin d'aller aux toilettes, et les rejoindre ensuite. S'éviter un esclandre à la découverte de l'appartement, et une scène de ménage à peine arrivé sur place, était une aubaine et il ne se fit pas prier, appelant les filles à le suivre, tandis que son épouse et ses beaux-parents, bras dessus, bras dessous, se dirigeaient déjà au bout de la ruelle, s'extasiant devant une gondole qui venait de passer sur le canal. En pénétrant à nouveau dans l'appartement, les filles le précédant dans chaque pièce ne cessaient de rire et de répéter « génial » à chaque pas ; au moins les enfants étaient-ils moins compliqués que les adultes, pensa Paul. Puis Antinéa réclama d'aller aux toilettes et Paul se fit la remarque qu'il n'avait pas vu la salle de bains et se mit en quête de la trouver. Elle était attenante à la chambre parentale, ce qui à nouveau allait causer de nombreux problèmes de vie commune à n'en pas douter, puisqu'il fallait passer par la chambre pour y accéder. Elle était cependant spacieuse, composée d'une large baignoire d'angle, d'une double vasque, de toilettes sur la droite, et entièrement carrelée, à l'exception d'une porte au milieu du mur, à côté d'une colonne de rangement. Paul tourna la poignée de cette porte mais elle semblait fermée à clé. Il s'agissait peut-être d'un placard. Il n'y prêta plus attention et laissa Antinéa tranquille pour utiliser les toilettes. Pendant ce temps, la cadette s'était déjà installée dans sa chambre et avait choisi son lit, où elle avait déposé son petit tigre en peluche qu'elle avait impérativement voulu emporter avec elle. Il emmena la grosse valise des beaux-parents dans la chambre du fond, songeant qu'ainsi il n'y aurait aucune confusion possible et que la chambre parentale, avec accès à la salle de bains,

ne leur était pas destinée, tout en estimant qu'il y avait une chance sur deux pour que sa femme le somme de la laisser à ses parents... Paul sortit du sac de voyage deux morceaux de sandwich que les filles n'avaient pas terminé et les déposa dans le frigidaire de la cuisine, quand Antinéa l'appela depuis les toilettes. Elle indiqua à son père qu'il y avait de l'eau dans la salle de bains, qu'elle avait marché dedans mais que ce n'était pas elle qui en avait mis partout, elle le jurait. Tandis qu'il écartait sa fille et qu'il regardait à l'intérieur, il se rendit vite compte que cette eau provenait de dessous la porte de communication fermée à clé, et surtout qu'elle avait envahi toute la salle de bains et commençait à atteindre le parquet de la chambre. Il fit reculer Antinéa, lui dit d'aller retrouver sa sœur dans la chambre d'à côté, ou de rester dans le salon pour regarder la télé si elle voulait. Mû par un réflexe inutile, il entra dans la salle de bains sur la pointe des pieds, alors qu'un ou deux centimètres d'eau s'y répandait désormais. Il essaya à nouveau d'ouvrir la porte de communication, en vain. Il regarda à droite et à gauche, finit par ouvrir la colonne de rangement, y trouva trois serviettes, un gant de toilette, un savon, mais rien d'autre. Il en referma la porte, réfléchit une minute et machinalement passa la main sur le dessus de la colonne où ses doigts sentirent un objet métallique. La clé avait été déposée là, tout bonnement, et il s'empressa de la placer dans la serrure et d'ouvrir la porte.

Au début, il ne distingua pas grand-chose, la pièce à côté était dans le noir, mais progressivement il saisit son usage. Il s'agissait d'une autre salle de bains, probablement celle d'un autre appartement, et comprit que l'étage avait dû être découpé en deux ou trois lots pour créer des appartements séparés. Comme souvent dans ce genre de cas de figure, les conduites principales d'eau et d'évacuation se situaient au même endroit dans l'immeuble, et il semblait logique dès lors que les salles de bains soient construites en parallèle. Ce qui était moins habituel était la porte

de communication entre les deux. Il ferma la porte de la chambre parentale, revint dans sa salle de bains, alluma le plafonnier pour faire bénéficier l'autre salle de bains d'un peu de lumière, et il y entra en pataugeant, espérant trouver rapidement un interrupteur dans la pénombre. A peine à l'intérieur, il entendit un glougloutement sur sa droite, un bruit d'eau qui coulait sur une autre surface liquide, et naturellement il se dirigea vers la source de son problème d'inondation. Dans la semi-obscurité, à tâtons, il distingua une vasque de lavabo, puis son tibia cogna contre le bord d'une baignoire. Avec la main, il longea le mur carrelé, descendit vers le côté gauche de la baignoire et trouva le robinet qu'il vissa fermement pour le refermer. L'écoulement d'eau s'arrêta net, il avait résolu la principale difficulté, pensa-t-il, mais il était toujours plus ou moins dans le noir et il fit volte-face pour chercher un interrupteur le long de l'autre mur, en face de la porte de communication. Il fut surpris d'y découvrir une autre porte, avant de se raviser et de trouver tout à fait logique, à la réflexion, que cette salle de bains dispose elle-aussi d'une porte pour y accéder, peut-être même, comme la sienne, depuis une chambre parentale dans l'autre appartement. Là, il finit enfin par trouver l'interrupteur et l'actionna. Une lumière vive vint l'éblouir alors qu'il avait fini par s'acclimater à la pénombre ambiante. Il se retourna vers sa chambre, mais sans véritablement y faire attention, quelque chose avait attiré son regard sur la droite, là où se situait la baignoire. Il jeta d'abord un œil au robinet, comme pour vérifier visuellement qu'il était bien fermé désormais et que la fuite d'eau avait cessé, puis remarqua, étendu par terre, un tissu rouge vif qui ne ressemblait pas à une serviette, vit une chaussure à talons aiguilles au pied des toilettes et ce ne fut qu'à cet instant qu'il crut apercevoir une silhouette dans l'eau stagnante de la baignoire.

Paul n'eut sans doute pas la réaction que l'on attendrait d'une personne normalement constituée, criant, paniquant, ou s'échappant des lieux en courant. Des corps morts, il en avait déjà vus un certain nombre pendant ses études de médecine légale. Des études qu'il avait ratées pour finir, échouant lamentablement en internat, incapable de mener de front un travail théorique et des gardes à l'hôpital, incapable surtout de ne pas abuser des opiacés et dérivés de la morphine qu'il avait appris à apprécier lors de soirées étudiantes un peu particulières. Et puis, c'était de l'argent facile, il lui suffisait de revendre à l'extérieur de l'hôpital certains médicaments pour à la fois payer ses études et quelques petits extra bien agréables. Il s'était fait prendre évidemment, et renvoyé de l'université aussitôt. A l'époque, ses parents venaient de disparaître dans un accident de voiture absurde, puisqu'ils étaient séparés mais revenaient ensemble du cabinet d'avocat où ils avaient signé leur divorce, et pour supporter son renvoi et sa carrière qui s'arrêtait net, s'il n'y avait pas eu Sophie, sans doute aurait-il mal fini. Mais voilà, Sophie venait de tomber enceinte et pour elle, il se reprit en mains. A défaut de rêves d'autopsies célèbres et de belle carrière universitaire, il intégra une formation commerciale spécialisée, au sein d'une entreprise qui produisait du matériel médical de précision. Et il termina son parcours, malgré un nouveau drame ; la perte du bébé au troisième mois de grossesse. A nouveau, il aurait pu basculer, mais il se ressaisit, fit des promesses d'avenir : une belle situation, s'occuper de Sophie plus tard, lui faire à nouveau des enfants. Il parviendrait à tout cela, s'était-il juré, et il avait tenu bon contre vents et marées. Ils vivaient désormais dans un petit pavillon en banlieue lyonnaise, acheté à crédit sur trente ans grâce à l'apport de son petit héritage familial, avec quelques mètres carrés de jardin pour le chien qu'il n'avait pas encore, et il entretenait sa petite famille. Sophie, elle, s'occupait des filles, un peu, et d'elle, beaucoup. Elle passait le plus clair de son temps dans les

magasins, avec ses copines d'enfance, et auprès de ses adorables parents conformistes. Elle pouvait rester deux heures à faire des essayages dans son dressing, sans adresser la parole à quiconque sinon se parler à elle-même devant le miroir. Etrangement d'ailleurs, dans ces moments-là, elle utilisait la troisième personne et Paul l'entendait se demander : « est-ce que ça lui va, ça, aujourd'hui ? Non, c'est dé-fi-ni-ti-ve-ment trop rose. Peut-être qu'il vaudrait mieux qu'elle porte ça, la petite Sophie, non ? Ah, oui, c'est pas mal. Peut-être, mais... non, elle va essayer autre chose. » Et cela pouvait durer de longues minutes d'un monologue qu'il n'écoutait plus désormais que d'une oreille distraite, depuis le lit de la chambre où il s'efforçait de lire une revue médicale. Elle se parlait à elle-même comme à une enfant, ou à une poupée, reproduisant peut-être ce que sa propre mère lui disait autrefois. Et quand elle n'était pas enfermée dans le dressing, c'était dans la salle de bains, un masque crémeux sur le visage, à se faire couler des bains dans lesquels elle restait des heures durant, installant des bougies parfumées autour de la baignoire, et faisant passer une musique d'ambiance extraite d'un cd de relaxation zen offert par sa mère. Ce fut tout cela que Paul se mit à revoir instantanément quand il regarda plus attentivement le corps de femme qui flottait entre deux eaux devant ses yeux. Il écarta l'image de son épouse de son esprit et essaya de se concentrer sur cette brune filiforme dont le corps ne portait aucune marque particulière. Il se garda bien de la toucher et de la sortir de l'eau, il avait tout à fait conscience qu'il n'y avait plus rien à faire pour elle. Mais il s'interrogeait sur les causes de son décès qui ne semblait pas être le fruit d'une électrocution (classique dans une salle de bains), d'une noyade après un autre accident ou d'une quelconque forme de mort violente. C'est alors qu'il remarqua, sur la cuisse du cadavre et sur un de ses seins, ainsi que dans le fond de la baignoire, des petits morceaux de faïence blanche, difficiles à distinguer nettement. Il releva la tête, chercha d'où cela pouvait bien venir

et trouva un trou dans le carrelage au-dessus de la vasque qui se trouvait à proximité de la baignoire. Dans ce trou, il pouvait distinguer le culot d'une balle écrasée. Cela changeait considérablement les perspectives, mais pourtant la femme ne portait aucune trace d'impact, et il n'y avait pas de sang ni dans l'eau ni ailleurs dans la salle de bains. Il se tourna sur lui-même, regarda à droite et à gauche, cherchant des traces. Mais mis à part la seconde chaussure à talons aiguilles qu'il repéra à côté du bidet, il n'y avait rien. C'est alors qu'il aperçut sur la porte blanche qui lui faisait face quelques éclats de bois minuscules, des échardes entourant un petit trou. La balle était passée par là, et elle était venue s'encaster dans le carrelage. Pour en avoir le cœur net, il ne lui restait qu'à ouvrir la porte de communication et voir ce qu'il y avait de l'autre côté, mais avec prudence. Il recula, retourna dans sa chambre, passa dans le couloir et s'enquit de ce que faisaient les filles. Antinéa et Adriana étaient assises sur le canapé et l'aînée avait allumé la télé. Elles regardaient un dessin animé en italien, mais l'incompréhension de la langue ne semblait pas les déranger plus que cela. Il leur indiqua qu'il devait faire quelque chose et en avait pour un petit moment, qu'elles devaient rester sages en attendant. Puis il regagna la chambre parentale, ferma la porte derrière lui et s'engouffra dans la salle de bains de l'autre appartement. Cette morte dans la baignoire et l'impact dans le mur avaient piqué sa curiosité, et il ne pensait plus qu'à découvrir ce qui se cachait derrière la porte que la balle avait traversé.

Il colla d'abord son oreille au battant, dans l'espoir d'entendre ce qui pouvait se passer derrière et d'agir en conséquence. Si quelques bruits lui revenaient, il rebrousseait tout de suite chemin et n'irait pas plus loin, de crainte de tomber nez à nez avec la personne qui avait tiré à travers cette porte. Mais il n'entendit rien, aucun son ne s'échappait de l'autre côté, pas même le craquement d'une latte de plancher ou le bruissement d'un rideau bougeant au vent. Il tourna la poignée de porte et tenta

d'ouvrir mais n'y parvint pas dans un premier temps. Quelque chose coinçait l'accès en pesant sur le battant qu'il n'avait pu déplacer que de quelques centimètres. Il appuya son épaule contre le battant, positionna ses pieds au sol, et insista avec plus de puissance et de tout son poids cette fois. La porte, lentement, finit par bouger, mais il dû s'y reprendre à deux fois pour faire glisser ce qui, derrière, empêchait le battant de se déplacer. Quand il put enfin passer une jambe à l'intérieur, faufiler son buste et le reste de son corps dans la pièce, il découvrit un spectacle bien plus effroyable que celui de la salle de bains. Il se retrouva dans une sorte de salon baigné par la lumière du jour, un piano à queue sur sa droite, un fauteuil à gauche, et devant lui une foule de corps emmêlés les uns sur les autres : des hommes et des femmes, jeunes ou quadragénaires, certains en smoking ou en costume, en robes de soirée, un ou deux cadavres portant des masques blancs, le tout formant un tas de chair morte recouvrant quasiment toute la superficie du parquet. Sur les murs, le long d'un miroir, au plafond, il y avait des éclaboussures de sang et il repéra quelques impacts de balles ; et parmi les corps, il aperçut deux ou trois hommes qui avaient visiblement étaient atteints par des projectiles, l'un d'eux avait la moitié du crâne arraché, un autre le thorax ouvert, le troisième, un noir avec une coupe afro, avait la tête posée sur le clavier du piano et du sang sortait de son torse. Mais le plus curieux était que, malgré cela, la plupart des autres corps semblaient quasi intacts, seule une fine pellicule de poudre blanche, comme de la poussière, les recouvrait en partie. Instinctivement, il plaqua sa main sur sa bouche et son nez, même si aucune odeur particulière n'empesait l'atmosphère. Il finit même par sortir un mouchoir de sa poche et le plaquer sur le bas de son visage. Dans le fond de la pièce, devant les fenêtres qui donnaient sur un canal, il distingua le dos d'un fauteuil et un bras qui en dépassait, ce qui l'intriguait. Il décida de s'en approcher et repéra un chemin parmi les corps où il pouvait poser les pieds, enjambant

les cadavres en essayant de ne pas soulever de poussière poudreuse au passage, avant d'atteindre le fauteuil. Là, il découvrit un homme à la manche de chemise retroussée, les yeux grands ouverts, fixant un point improbable devant lui, la langue pendante. Paul remarqua tout de suite la trace de piqûre sur le bras et chercha la seringue qu'il trouva fichée dans le mur sur sa gauche. Il ne fallait pas être grand clerc pour considérer qu'il s'agissait d'une overdose. Mais Paul avait atteint les fenêtres, et il se trouvait désormais à proximité d'une porte capitonnée entr'ouverte qui paraissait donner sur une autre salle. Il s'y engagea, et découvrit un espace vide, avec seulement des tables basses, des fauteuils et dans le fond une platine de disques et une boule à facettes qui avait cessé de tourner. Il en conclut qu'il s'agissait d'une sorte de boîte de nuit miniature, mais il remarqua tout de même quelques détails troublants ; des pailles restées sur les tables, et des cendriers où trônaient des mégots de pétards. Il s'avança plus avant, traversa la pièce et jeta un œil à la suivante, qui était vide elle-aussi, sinon quelques fauteuils et une longue table sur laquelle une multitude d'alcools et de verres étaient disposés. Il la traversa rapidement, s'engagea plus loin, et se retrouva dans un vestibule, avec un vestiaire où quelques manteaux pendaient sur des cintres, et une haute porte à double battant, fermée à double tour. En la voyant, il se rappela de la porte rouge vif du palier du premier étage, et commença à mieux se situer dans l'espace. Il se trouvait donc à l'entrée de cet appartement, qui donnait sur l'escalier principal, et où il avait cherché en vain un boîtier à digicode en arrivant. Il se retourna, rebroussa chemin, traversa à grandes enjambées les deux salons déserts, et revint dans le troisième où gisaient tous les cadavres entassés. Avec une autre vue de la pièce, en se positionnant dos aux fenêtres, il compta un peu plus d'une quinzaine de corps, repéra la porte de la salle de bains, par laquelle il était arrivé et contre laquelle le corps d'un des hommes tués par balle s'était affalé. Il vit alors trois autres portes, une tout à

fait sur sa droite et deux autres à proximité de celle de la salle de bains. Il commença par celles du fond de la pièce, retraversa la marée immobile des cadavres en les poussant un peu du pied, faisant craquer quelques bouts de verre sous ses semelles, et se planta devant la porte la plus proche de la salle d'eau. Il l'ouvrit et fut surpris de ce qu'il trouva. Il s'attendait à tomber sur une nouvelle grande pièce, mais il s'agissait d'une sorte de couloir étroit, d'environ trois ou quatre mètres de long, au bout duquel trônaient des toilettes, séparés de ceux qui étaient déjà dans la salle de bain. A genoux au-dessus de la cuvette, le corps recroquevillé d'un homme immobile indiquait sans trop se tromper qu'un mort avait pris possession des lieux. Paul referma la porte et passa à la suivante, qui donnait à nouveau sur un petit couloir, mais celui-ci semblait s'avancer plus profondément dans l'appartement, desservant d'autres lieux. Il y pénétra, et trouva rapidement plusieurs chambres dont il ouvrit les portes sans se donner la peine d'y entrer, regardant depuis le seuil les différents spectacles morbides qui s'y étaient joués. Hommes ou femmes, un pendu, deux écorchés vifs, des tabassés, des étouffés, tous et toutes à moitié nus ou complètement, il y en avait pour tous les goûts. Paul n'avait jamais apprécié les films d'horreur et les ambiances gore, et il s'évita de passer trop de temps au contact de tous ces morts. Il se fit cependant la remarque que ce lieu eut été le paradis pour le médecin légiste qu'il aurait pu être si le destin en avait décidé autrement. Il fit demi-tour, revint dans le salon et se dirigea vers la dernière porte, laquelle s'avéra ouvrir à nouveau sur un autre couloir qui s'enfonçait dans l'obscurité. Il s'y avança, vit rapidement sur sa gauche une nouvelle pièce, une cuisine, mais poursuivit son chemin jusqu'à un petit palier qui ouvrait sur un escalier en colimaçon dont les marches descendaient. Il supposa qu'il s'agissait d'une sorte d'entrée de service, comme celle utilisée autrefois par les domestiques, et qui desservait en premier lieu la cuisine où ils devaient travailler. Il rebroussa à nouveau

chemin, et cette fois entra dans cette cuisine. Au sol, deux corps d'hommes gisaient l'un sur l'autre, le premier, sur le dessus, avait un couteau de cuisine planté dans le dos, tandis que le second, au-dessous, semblait avoir été étranglé par le premier ; ces deux là s'étaient gentiment entretenus. Cette cuisine ne comportait aucune fenêtre, mais une hotte installée dans l'âtre d'une ancienne cheminée, des plaques de cuisson dessous, un four et des placards. L'un d'eux était grand ouvert, ce qui attira l'attention de Paul qui découvrit deux sacs en toile à l'intérieur. En les sortant et en les posant sur le plan de travail, il sentit leur poids. Il ouvrit les fermetures éclair d'un geste rapide, et découvrit dans l'un d'eux un ensemble d'enveloppes blanches posées proprement les unes sur les autres, et dans le second quelques enveloppes encore, mais en vrac cette fois, et deux bourses en soie colorée qu'il ouvrit. Dans la première, il y avait tout un attirail comprenant des feuilles à rouler, du tabac, du haschisch en barrettes, quelques sachets de poudre brunâtre et une boîte en plastique contenant des pilules bleues et jaunes, tandis que la seconde délivra d'autres sachets, plus petits encore et transparents, contenant tous une poudre blanche, certains avec la lettre C inscrite dessus, d'autres non. Il inspecta un peu plus attentivement le sac avec les enveloppes, en ouvrit une, compta quelques billets de 100, mais surtout de 500 euros qui la composaient, puis en ouvrit une autre, qu'il compta à nouveau. Elles avaient chacune la même dimension et représentaient la même somme environ. Il fit un rapide calcul mental, et quand il fut à peu près certain du résultat, il tira un des tabourets hauts qui entouraient l'îlot central de la cuisine : il devait s'asseoir pour retrouver une respiration plus apaisée.

Paul n'avait besoin de personne pour qu'on lui explique ce qui s'était passé dans cet appartement, il était capable d'en reconstituer les grandes lignes. Bien sûr, il y avait de nombreuses zones d'ombre, des choses qu'il ne comprenait pas, notamment le

nombre important de morts parmi tous ceux qui ne présentaient aucune marque apparente de violence. En revanche, il savait à peu près comment d'autres étaient morts, entre la pendaison, les étranglements, les overdoses flagrantes et les décès par balle, il imaginait assez bien les derniers instants de la plupart des protagonistes, même s'il était incapable de dire qui était qui parmi tous ces corps. A vrai dire, il s'en fichait un peu. Tout ce qu'il savait ou croyait savoir était que si les billets étaient encore là, ainsi que la drogue, c'était que personne n'était sorti vivant de cet endroit, sans quoi il aurait fait le ménage derrière lui. A tout le moins, ce fut ce qu'il déduisit. Un événement s'était produit, un deal qui avait mal tourné, un mouvement de panique, un conflit entre gangs, il ne savait pas quoi, mais le résultat était là. Depuis qu'il avait trouvé la noyée dans la baignoire, quelque chose avait changé en lui. D'un côté, il réfléchissait encore comme un bon commercial et s'interrogeait sur les opportunités que ces découvertes pouvaient lui ouvrir, et d'un autre côté, peu à peu, une idée plus profonde ressurgissait et remontait jusqu'à s'imprimer sur ses rétines quand il regardait les piles d'enveloppes devant lui. Changer de vie... c'était cela qu'il avait sous les yeux, une possibilité de changer de vie, radicalement : de l'argent, et, s'il disparaissait des lieux du drame sans avertir quiconque, aucun témoin. Elle était là sa chance, et cette fois c'était la bonne, cette fois c'est lui qui décrochait le gros lot et il ne pouvait laisser passer une telle occasion, sans quoi il s'en voudrait pour le restant de ses jours. Mais il lui fallait agir vite et trouver des réponses à toutes les questions qui se bousculaient en lui : comment emporter cet argent ? ; fallait-il en parler à sa femme ? ; que faire avec les filles et les beaux parents ? ; comment quitter l'appartement meublé d'à côté au plus vite, sachant que celui où il se trouvait risquait de dévoiler ses scènes macabres à n'importe qui n'importe quand. Et de toute manière, il ne pourrait pas dignement passer une semaine de vacances en sachant que des cadavres en

putréfaction se trouvaient de l'autre côté du mur de sa chambre. Tout cela lui donnait le vertige et il n'aurait pas été contre prendre un verre, mais il se ravisa aussitôt et décida de s'appliquer un peu pour une fois. Il commença par prendre un torchon qui traînait sur le plan de travail de la cuisine et essuya les endroits où il avait posé les mains. Il laissa le haschich, les sachets de poudre brune et les pilules dans le placard et prit les sacs, sortit dans le couloir et refit tous les gestes qu'il avait pu faire auparavant, un à un, méticuleusement, repassant dans chaque pièce, essuyant les poignées de porte, essayant de se souvenir du moindre de ses mouvements. Revenu devant la porte de la salle de bains qui avait été traversée par une balle, il jeta un dernier regard derrière lui et observa avec un détachement sans pareil les corps empilés dans la pièce. Il n'était plus que dans l'action et son plan se mettait peu à peu en place sans laisser aux émotions la possibilité de prendre le dessus. Il referma la porte de la salle de bains, s'approcha à nouveau de la baignoire, et ré-ouvrit le robinet, mais cette fois complètement, tant et si bien qu'un flot de liquide se remit à se déverser et la baignoire à déborder abondamment. Sous l'effet des remous, le corps de la jeune femme se mit à balloter sous l'eau, ses bras s'agitant doucement comme si elle reprenait vie. Paul repassa dans sa propre salle de bains, referma la porte de communication à clé et remplaça ladite clé au-dessus de la colonne de rangement. Il regarda l'eau qui se remettait à passer sous la porte, mais ce n'était pas suffisamment rapide à son goût, aussi ouvrit-il à fond le robinet du lavabo, après avoir bouché le siphon. Il passa dans la chambre parentale, alla dans la chambre du fond, et ouvrit la grande valise des beaux-parents qu'il vida entièrement sur le lit. Il écarta des vêtements et des chaussures appartenant principalement à sa belle-mère, sortit les enveloppes de billets des sacs et couvrit tout le fond de la valise avec. Il remit les vêtements par-dessus, surtout les chemises de son beau-père, et quelques robes, et tenta de tasser le tout, mais

évidemment il n'y avait plus la place pour les recaser tous. Il prit deux paires de chaussures à talons, deux pulls, des paires de chaussettes et des caleçons, et tira des sortes de tiroirs en plastique, qu'il trouva disposés sous le lit, pour les y fourrer dedans. Il referma la grande valise, la ramena dans la chambre parentale, transvasa le reste du contenu du second sac, soit les sachets de drogue qu'il avait pris soin d'enrouler dans une chemise, à l'intérieur du sac-à-dos rose d'Antinéa. Puis il plaça les deux sacs de toile vides à plat entre le matelas et le sommier du lit, le plus au centre possible, avant de replacer correctement le dessus de lit sans qu'un seul pli n'apparaisse dessus. L'eau coulait désormais de manière conséquente, sortant de la salle de bain, inondant le parquet mais aussi les tapis au pied du lit. Il repassa dans la salle de bains pour refermer le robinet du lavabo, ses chaussures étaient trempées. Il rouvrit la porte de la chambre pour aller dans le salon où les filles étaient toujours là à regarder des dessins animés. Antinéa tourna la tête et lui demanda quand elles allaient retrouver leur mère et leurs grands-parents. Paul en profita pour ajouter un témoignage supplémentaire à son histoire et demanda à sa fille de vite venir voir dans la chambre. Elle se précipita et poussa un petit cri en voyant l'eau qui avait envahi la pièce et menaçait de passer désormais dans le salon. Son père lui dit qu'il avait essayé de faire ce qu'il pouvait, mais qu'il n'y avait pas moyen d'arrêter la fuite d'eau, et qu'il fallait partir d'ici rapidement. Il demanda aux filles de l'aider avec les bagages, la plus petite prenant le sac-à-dos rose de sa sœur, l'aîné portant le sac de voyage, tandis que lui reprenait les deux valises, la grande et la valise cabine, ainsi que le sac de sa femme. Les filles sortirent en premier, suivies par leur père qui mit un petit moment à descendre le grand escalier avec les deux valises encombrantes. Arrivés au-dehors, il sortit son téléphone de sa poche et appela sa femme. Cette dernière était sur la piazza San Marco et ne comprit pas bien pourquoi Paul semblait si paniqué au bout du fil, lui demandant de

venir vite le rejoindre devant le palazzo. Quand elle arriva, accompagnée de ses parents, les filles se précipitèrent vers elle et Antinéa lui raconta qu'il y avait de l'eau partout et que c'était grave. Paul se contenta de relativiser, en expliquant qu'il n'y avait rien de si grave mais qu'un dégât des eaux était en cours dans l'appartement, et que de fait il était impossible d'y loger. Il ajouta qu'il allait appeler l'agence de ce pas et déposer une réclamation, tout en demandant un relogement d'urgence, mais qu'en attendant, le mieux serait sans doute de chercher un hôtel, au moins pour le soir même. Bien sûr, Sophie se mit à crier, maudissant la terre entière, l'invectivant, lui, en le traitant de boulet à qui il arrivait toujours les pires catastrophes, assurant qu'elle n'avait jamais connu quelqu'un qui ait autant la poisse que lui. Comme à son habitude, il laissa dire, regarda ses pieds, pensa à lui montrer ses chaussures trempées, ajoutant qu'en plus il ne savait pas s'il pourrait ravoire ses mocassins en daim qui lui semblaient fichus. La remarque eut le don d'énervier Sophie encore plus, au point de finir par la faire pleurer sur l'épaule de sa mère, tandis que Paul se retournait vers son beau-père en quête d'un soutien. Ce dernier souffla, agitant la tête de gauche à droite, l'air de dire « mon dieu, que mon beau fils peut être cruche et maladroit ! », lui mit la main sur le bras et lui assura qu'il allait l'aider à trouver une solution. Tous se mirent en route, en quête d'un hôtel qui ne fut pas des plus faciles à trouver en cette période de fin de Carnaval.

Il leur fallut s'expatrier assez loin du centre historique, près de la gare routière, dans un hôtel deux étoiles assez minable, où ils prirent deux chambres tardivement. Personne n'avait dîné, et Paul proposa de s'occuper de monter les bagages dans les chambres, pendant que son beau-père amènerait les femmes et les filles dans un restaurant du quartier. Il en profita pour vider à nouveau la grande valise, placer les enveloppes dans le coffre de la chambre et sous le matelas du lit double, puis replacer

la valise à moitié vidée de son contenu dans la chambre des beaux-parents. Il sortit aussi les multiples sachets de poudre blanche du sac à dos rose de sa fille, les étala sur le tapis au pied du lit, les regarda quelques instants et décida de s'en séparer pour l'essentiel. Il estima soudain qu'il n'aurait jamais dû se laisser aller à prendre toute cette drogue avec lui. Il ne garda que trois petits sachets de poudre, prit tous les autres et alla les vider un à un dans la cuvette des toilettes avant de tirer la chasse. Garder cette drogue, il s'en rendait compte, était trop dangereux, surtout si une de ses filles tombaient dessus, tandis que les trois petits sachets, il pouvait les dissimuler sur lui sans difficulté. Restait la question des billets à régler, mais il avait une idée qu'il mettrait à exécution le lendemain. Il appela ensuite l'agence qui lui avait envoyé les billets d'avion et les réservations. Il tomba sur une jeune employée qui mit un moment à retrouver son dossier avant de comprendre qu'il avait été établi au nom de son entreprise et non au sien. Elle était désolée du désagrément constitutif au dégât des eaux, et bien sûr elle s'attacherait, dès le lendemain, à trouver un plombier pour effectuer une recherche de fuite en urgence et réparer ce qui se devait. En revanche, pour le relogement, elle était bien en peine de lui trouver une solution rapide, d'une part parce qu'elle pensait que ce n'était pas prévu dans le cadre du contrat d'assurance pour ce voyage organisé, qu'il lui faudrait faire vérifier les clauses avant de s'engager, et qu'en attendant c'était à lui de se débrouiller, et d'autre part elle lui avoua que beaucoup de gens repartaient à l'issue du carnaval, mais souvent un ou deux jours après la fin des festivités, et qu'elle aurait sans doute plus de possibilités de relogement à ce moment-là. Il raccrocha, quitta la chambre, inquiet de la réaction qu'aurait sa femme, et sortit de l'hôtel pour aller retrouver sa famille au restaurant.

Au petit matin, Sophie était de très mauvaise humeur quand elle le rejoignit dans la salle du petit déjeuner. Elle avait affreusement mal dormi, se plaignait de

l'inconfort de leur lit, et ses parents étaient furieux, ayant découvert qu'on avait ouvert leur valise, sans doute à l'aéroport, et qu'on leur avait volé des vêtements et des chaussures. Le beau-père insulta sans complexe la population italienne dans son ensemble, bien connue pour entretenir en son sein des petits voleurs de poule, selon son expression, et ajouta qu'il n'était pas étonnant que ce soit précisément dans ce pays que la mafia ait prospéré. Paul acquiesça en silence, ayant décidé depuis des années qu'il était inutile de chercher à contredire les parents de Sophie, et prétexta la nécessité de se racheter une paire de chaussures (une des rares choses que les italiens savaient faire à peu près bien, selon le beau-père toujours) pour fausser compagnie à sa petite famille, laquelle devait, selon la feuille de route de l'agence, aller visiter le Palazzo Fortuny à 10h. Il laissa donc ses filles, sa femme et ses beaux-parents pour chercher un magasin de chaussures dans un premier temps, puis dans un second une maroquinerie où il se procura un grand sac marin brodé d'une belle encre bleue marine. Il revint à l'hôtel portant des baskets aux pieds, repassa dans sa chambre, récupéra les dizaines d'enveloppes d'argent et les plaça dans le sac marin, puis il ressortit et se mit en quête d'un vaporetto. Il se dirigea vers le pont du Rialto, où il avait repéré, Calle de l'Orso, un espace « Luggage storage » de consignes à bagages automatiques. Il prit un casier et y plaça le sac marin. Ensuite, il s'inquiéta de la découverte des morts de l'appartement et souhaita retourner devant le palazzo Erizzo, mais pas en empruntant les ruelles ; il lui semblait plus sécurisant de passer devant la façade arrière à partir du canal. Depuis le Rialto, il paya un bateau-taxi qui emprunta le grand canal, avant de tenter de rejoindre le canal Ca Di Dio pour passer sous les fenêtres du palazzo. Cependant, ils furent empêchés de circuler sur cette voie navigable par deux hors bord des carabinieri qui en bloquaient l'accès. Le pilote du taxi se renseigna auprès d'un collègue en gondole avant de faire demi-tour, mais Paul

ne comprit rien de ce qu'ils s'étaient dit en italien. Il l'interrogea dans un anglais approximatif, et le batelier lui répondit dans une langue tout aussi approximative. Il comprit seulement que les carabinieri venaient de repêcher le corps d'une femme, coincé sous le ponton du palazzo Erizzo. Il n'avait aucune idée de qui pouvait bien être cette femme, dans tous les cas aucune de celles dont il avait vu les cadavres dans l'appartement. Mais la découverte de ce nouveau corps allait sans doute accélérer les choses. Paul indiqua qu'il voulait retourner sur le grand canal et être amené à proximité du palazzo Fortuny, et il fut déposé non loin de là quelques minutes plus tard. Il attendit sur le parvis, devant la façade du musée, que sa famille ait terminé la visite. Ensemble, ils empruntèrent plusieurs ruelles en direction de San Marco, et finirent par déjeuner dans une pizzeria traditionnelle où, une fois n'est pas coutume, chacun fut ravi de son plat. En sortant du restaurant, son portable sonna et il s'écarta un peu pour prendre l'appel ; l'agence le rappelait, et ses craintes se révélèrent exactes. La même jeune employée voulait lui parler d'une affaire incroyable et délicate, et elle semblait particulièrement perturbée par ce qu'elle avait appris. Le plombier qu'elle avait envoyé sur les lieux avait trouvé l'appartement dans un état affreux, l'eau s'étant répandu dans presque toutes les pièces, et il faudrait plusieurs jours, voire des semaines, avant que l'humidité ne disparaisse des murs et du sol. Mais là n'était pas l'essentiel. En recherchant la fuite, l'artisan avait dû demander une clé pour entrer dans l'appartement voisin où il avait trouvé un corps de femme noyée dans une baignoire, et il avait tout de suite contacté la police. A cette heure, tout le palazzo était sous scellés, et tout particulièrement le plus grand des deux appartements du premier étage où, semblait-il, plusieurs morts avaient été découverts. Le matin même, poursuivit-elle, une femme morte avait aussi été retrouvée dans le canal derrière le palazzo. L'employée n'en savait pas plus pour l'instant, mais elle tenait à s'excuser au nom de

son agence, expliquant que jamais ne s'était produit ce genre d'événement et que les conditions étaient si particulières, si dramatiques, si choquantes qu'elle allait tout faire pour leur trouver un nouveau logement pour le reste de la semaine. Deux heures plus tard, elle le rappela pour lui indiquer une nouvelle adresse et ils refirent leurs bagages pour se rendre dans un appartement situé sous les toits, dans le quartier de La Fenice. Sophie ne manqua pas de se contredire en râlant à nouveau sur le fait qu'il leur fallait encore changer d'endroit, tout en maudissant l'hôtel qu'ils quittaient et en espérant que leur prochain lit serait plus confortable. Mais ils ne furent pas déçus, et l'agence avait véritablement bien fait les choses cette fois, en leur proposant un duplex avec deux chambres au rez-de-chaussée pour eux et les filles et une autre à l'étage pour les beaux-parents. L'appartement était spacieux et propre, manquait un peu de mobilier, mais cela serait bien suffisant pour le reste de leur séjour. Il ne leur restait plus que quatre jours, qu'ils passèrent à visiter le palais des doges que son beau-père adora, la collection Guggenheim que sa femme et sa belle-mère détestèrent, le palazzo Grassi qui ne fit pas l'unanimité non plus, et à se balader dans les ruelles et sur les places et les canaux. Il fallut aussi passer plusieurs heures dans des magasins de jouets, avant de trouver une peluche à Adriana qui avait fait une crise en découvrant qu'elle avait oublié son tigre en quittant le palazzo Erizzo. Paul rongea son frein, chaque jour il se levait en pensant au casier dans la consigne à bagages et se refrénait pour ne pas courir y chercher le sac marin. Il devait être patient, mais l'exercice s'avérait plus compliqué qu'il ne le croyait, sans compter qu'il lui fallait continuer de tenir son rôle en s'effaçant devant ses beaux-parents dont il ne supportait définitivement plus la bêtise crasse. Le dernier soir, après avoir subi le discours de son beau-père durant tout le repas, il annonça qu'il n'avait pas sommeil et qu'il allait faire un tour avant de rentrer se coucher. Sophie parut un peu surprise mais le laissa partir sans mot dire, et il

s'engouffra dans une ruelle, sous la pluie qui s'était de nouveau invitée dans le ciel de Venise. Il chercha un bar où prendre un dernier verre, s'installa à l'intérieur et en enlevant son blouson repensa aux sachets qu'il avait conservés dans ses poches intérieures. Il commanda une bière, puis quitta la banquette pour aller aux toilettes, et quand il y entra, abaissa l'abattant et mit la main dans sa poche, puis déposa dessus un à un les sachets qu'il en avait extrait. Il les soupesa entre ses doigts, et s'aperçut que sur l'un des trois une marque apparaissait. Cela ressemblait à la lettre C, mais à la façon arrondie dont c'était tracé, ce pouvait aussi bien être le dessin d'un cercle à moitié ouvert. Il se demanda ce que cette marque pouvait bien signifier. Il était persuadé que les trois sachets contenaient tous de la cocaïne, aussi il ne lui apparut pas évident que cette trace soit bien une lettre, l'initiale d'un mot. Si les deux autres sachets n'en portaient pas, c'était peut-être parce qu'il ne contenait pas forcément la même drogue... Il ouvrit le sachet à l'initiale, passa son petit doigt à l'intérieur de sa bouche, l'humidifia, puis le mit dans le sachet, l'en ressortit avec de la poudre collée à la peau, et se l'enfonça à nouveau dans la bouche en passant le bout de son doigt sur ses gencives. Cela faisait des années, depuis la fac de médecine, qu'il n'avait pas pris un petit shoot, et bon sang ça lui fit un bien fou de renouer avec ce plaisir en sentant monter l'adrénaline déclenchée par la cocaïne. La sensation d'excitation soudaine ne dura pas très longtemps, mais cette euphorie se répandit en lui, comme si elle s'écoulait dans ses veines et lui redonnait une énergie nouvelle. Il referma le sachet, le remplaça avec les autres dans sa poche intérieure et quitta les toilettes. Après avoir bu sa bière, un sourire satisfait sur le visage, il sortit du bar et déambula dans les rues pendant une trentaine de minutes, sans se soucier le moins du monde de la pluie qui avait fait fuir les rares passants de la nuit. Quand il rentra à l'hôtel, trempé de la tête aux pieds, il essaya de ne pas faire de bruit en accédant à la chambre, s'enfermant dans

la salle de bains pour y prendre une douche bien chaude. En se couchant, il se sentait en pleine forme et songea qu'il aurait bien du mal à trouver le sommeil. Sophie était allongée sur le dos, avait mis son masque de nuit noir sur ses yeux et ronflait légèrement. Il passa sa main sur sa cuisse, tenta une caresse sur les fesses, mais elle se retourna sur le côté et il comprit qu'il ne servirait à rien d'insister : elle n'allait pas s'éveiller, ôter son masque, et avoir soudain envie de baiser comme il en rêvait. Cela n'avait jamais été son genre, et quand elle voulait lui signifier qu'elle était prête à lui ouvrir ses cuisses, elle mettait une nuisette très courte et portait une culotte échancrée. Ce soir-là, pour dormir elle avait mis un bas de survêtement informe et un vieux tee-shirt, signe qu'il était inutile qu'il tente quoi que ce soit avec elle. Il s'allongea donc sur le dos et regarda le plafond en espérant parvenir à fermer les yeux et arrêter de gamberger sur ce qu'il devrait faire à leur retour en France, et surtout comment il récupérerait l'argent.

Pour leur dernier jour à Venise, le vol retour étant prévu en fin de journée, ils devaient visiter l'île de Murano, les jardins, le palais et les ateliers des verriers. Toute la petite famille était prête à partir pour prendre un vaporetto, quand Paul reçut un coup de fil de l'agence. L'employée s'avoua très gênée à nouveau, mais elle avait été contactée par la police et un inspecteur lui avait demandé d'auditionner les gens qui avaient fait état de la fuite d'eau dans l'appartement de location. Elle avait conscience qu'ils devaient rentrer en France en fin d'après-midi, mais peut-être, osa-t-elle, que Paul pouvait venir seul à la Questura de Venise, un commissariat situé sur la piazza San Marco, pour faire une brève déposition ? Cela permettrait au reste de sa famille d'effectuer la dernière visite prévue, et la police disposerait du témoignage qu'elle réclamait ? Bien sûr, Paul n'avait guère d'autre choix que de répondre positivement à cette demande, sans quoi, estimait-il, il risquait d'éveiller un éventuel soupçon, ou des

doutes là où, en toute logique, il ne devait pas y en avoir. A nouveau, il laissa partir sa famille, après leur avoir fait part de la situation sans s'appesantir sur les détails, expliquant seulement qu'il y avait un problème avec le dégât des eaux, et il se rendit au commissariat. La déposition lui prit toute la matinée, d'une part parce qu'il dût attendre une bonne heure avant d'être reçu par un carabinier, d'autre part parce qu'il fallut que les policiers s'y mettent à deux pour poser des questions et tenter de traduire les réponses de Paul, dans un mélange d'italien, d'anglais et de quelques mots de français. Cette difficulté à communiquer fut pénible, mais elle faisait les affaires de Paul qui surjoua ses problèmes de compréhension afin que la plupart de ses réponses consiste en des affirmations ou des dénégations simples. De leur côté, les carabiniers ne s'étendirent pas sur l'affaire, ils souhaitaient seulement s'assurer que ce touriste français n'avait fait que constater le dégât des eaux, lequel avait permis de découvrir le drame qui s'était déroulé au palazzo Erizzo. Ils prirent tout de même ses empreintes à toutes fins utiles, et Paul saisit quelques vagues informations relatives à la difficulté de l'enquête à venir, qui ne faisait que commencer et qui serait sans doute longue, puisqu'impliquant de très nombreuses victimes encore à identifier. Quand il ressortit de la Questura, il fit quelques pas sur la piazza San Marco, respira à pleins poumons et souffla, avança jusqu'à la lagune et porta son regard au loin. Ses mains tremblaient légèrement. Il pensa à aller faire un tour à la consigne à bagages, mais se retint de le faire, il n'y avait aucune raison pour que le sac marin ait disparu du casier où il l'avait mis à l'abri. Il était l'heure de déjeuner, mais il n'avait plus aucun appétit, aussi rejoignit-il leur appartement et finit-il de préparer les affaires de ses filles qui traînaient dans le salon et leur chambre. En début d'après-midi, quand la petite famille revint de leur virée sur l'île de Murano, il était impatient de partir pour l'aéroport et les pressa de finir de se préparer sous prétexte de la nécessité d'arriver très en avance pour les

formalités d'embarquement. Le vol retour se passa sans encombres, les filles étaient fatiguées de la visite du matin et somnolèrent sans gêner personne, et sa femme semblait finalement aussi heureuse du voyage que de rentrer chez elle. Avant d'embarquer dans l'avion, dans la salle d'attente, il avait saisi les journaux italiens dans un casier, *Le Corriere de la Serra*, *La Repubblica*, *Il Sole 24 ore* et les avait parcouru sans comprendre la plupart des gros titres, mais en cherchant une éventuelle référence à Venise et à un fait divers macabre. Il n'avait rien trouvé, mais peut-être était-il encore trop tôt pour que la presse traite du sujet, ou bien l'information n'était-elle encore que locale et n'avait pas atteint les rédactions nationales. Il se fit la promesse d'effectuer des recherches plus poussées sur internet, une fois rentré chez lui.

*

De retour dans leur petit pavillon de Chassieu, dans la banlieue lyonnaise, Paul Fichard put enfin se sentir un peu plus libre de ses mouvements. Tant qu'il était à Venise, il avait eu le sentiment de devoir toujours se tenir ses gardes, faire attention à ses faits et gestes, et jouer la comédie devant ses beaux-parents. Ces derniers étaient retournés chez eux et désormais il pouvait souffler et prendre le temps de finaliser son plan d'évasion. Car c'était bien d'une évasion qu'il s'agissait à ses yeux : s'évader de ce pavillon dont les traites mirobolantes avalaient l'essentiel de leur budget, sa femme ayant eu la bonne idée de réclamer de vivre dans une des villes les plus chères de la petite couronne ; s'évader de son boulot qu'il pratiquait comme un automate, qui ne l'avait jamais particulièrement intéressé mais qui le laissait au contact des hôpitaux et des cliniques avec qui il devait traiter, croisant régulièrement certains de ses anciens camarades de médecine, qui eux étaient les chirurgiens et autres spécialistes qu'il avait

rêvé de devenir ; s'évader des dimanche en famille qui semblaient se répéter inlassablement comme un disque rayé, avec le repas chez les beaux-parents, la fatuité de son beau-père, la bêtise incommensurable de sa belle-mère, les engueulades à table pour faire manger les petites qui détestaient la cuisine de leur grand-mère, et le regard méprisant de sa femme jugeant ses piètres qualités éducatives. Mais si Paul éprouvait plus profondément chaque jour ce besoin d'évasion, il était cependant incapable de briser tout à fait le schéma dans lequel il s'était construit. S'évader, oui, mais partir seul, en abandonnant sa famille derrière lui, en disparaissant pour refaire sa vie ailleurs, non, il en était incapable, c'était se projeter au-delà de ses valeurs, et c'eut été de surcroît reconduire ce que son propre père avait fait autrefois en les lâchant, lui et sa mère, pour une maîtresse plus jeune. Il lui fallait donc trouver un moyen de se réinventer, de larguer les amarres, tout en embarquant avec lui femme et enfants. Et ce fut en y songeant ainsi, avec ces mêmes mots d' « amarres » et d'« embarquement », qu'il fila la métaphore jusqu'au bout et se mit à rêver d'un voilier. Cette vision devint même d'autant plus logique que l'argent était à Venise, ville tout entière tournée vers la mer, où il serait contraint de retourner pour récupérer le sac marin et depuis laquelle il pouvait imaginer faire appel à un armateur lui louant un bateau. Il avait toujours aimé l'océan et la mer ; enfant, sa mère chaque été l'amenait à Marseille pour les grandes vacances, et il gardait un vif souvenir d'adolescence, quand il pratiquait la voile sur des 420 et des petits catamarans avec d'autres jeunes comme lui adeptes de colos sportives. Il se renseigna pour suivre des cours de navigation un peu plus poussés, et trouva, à quelques kilomètres de chez lui, une base nautique, à Meyzieu, où officiait un club de voile lyonnais. Ils étaient revenus depuis trois jours quand un soir, pendant qu'il donnait le bain à Adriana, et alors qu'il allumait toujours la télé de la chambre en fond sonore lorsqu'il s'occupait d'elle dans la salle de bains, il entendit une

annonce qui l'interpella. Sur une chaîne d'information continue, un présentateur avait nommé la ville de Venise, mais il avait alors la mousse du shampoing d'Adriana plein les doigts et n'avait pas eu le temps d'en saisir plus. Il termina de rincer la tête de l'enfant, sécha ses cheveux avec une serviette, et lui demanda de sortir du bain. Pendant qu'elle passait son pyjama, il tendit à nouveau l'oreille vers la chambre, captant la mention de Venise revenue dans la boucle des informations. Adriana avait quitté la salle de bains quand le présentateur parla à nouveau de la Sérénissime : une brève parmi les nouvelles internationales, évoquant succinctement un drame, à Venise, qui aurait fait plus d'une trentaine de victimes, et dont les corps furent retrouvés dans un palazzo, juste après la fin du carnaval. Cette fois, la presse française avait eu vent de l'affaire, c'était donc qu'en Italie tout le monde était désormais au courant du fait divers. Il se mit devant son ordinateur portable, et chercha plus de détails dans les journaux italiens. Etrangement, tout ce qu'il put trouver dans les colonnes des quotidiens transalpins lui sembla plutôt pauvre. Si les journalistes avaient fait leurs gros titres sur l'événement vénitien, c'était avant tout pour souligner le nombre de victimes particulièrement élevé, qui rendait ce drame remarquable. Mais pour le reste, les faits énoncés restaient réduits à un communiqué de la police, et à de rares témoignages de gens, des voisins pour la plupart, qui disaient avoir vu des vedettes de carabinieri et des membres de la police scientifique s'affairer dans et aux abords du palazzo Erizzo. Pour le reste, les mêmes images tournaient en boucle sur les chaînes de télé italiennes, mais le discours était creux. Paul n'apprenait rien de nouveau, et ce n'est qu'en effectuant des recherches sur internet, qu'il tomba sur un lien l'amenant sur le site de la *Nuova di Venezia e Mestre*, un quotidien local à faible tirage mais qui relatait l'essentiel des événements de Venise et sa banlieue proche, et tout particulièrement les faits divers. Un long article était consacré à l'affaire du palazzo Erizzo, et le journaliste

promettait de nouveaux éléments dans les jours suivants. A nouveau Paul essaya de traduire ce qu'il ne comprenait pas, puis utilisa la traduction simultanée du moteur de recherche qui lui fournit une version française à la langue tordue et approximative, mais dont il pouvait au moins saisir les informations principales. Il ressortait de l'article que la police n'avait pour le moment pas de piste très claire et qu'elle jonglait avec les analyses très nombreuses effectuées sur place, les empreintes se comptant par centaines, les relevés d'ADN, les études sanguines, les schémas balistiques s'accumulant. La reconstitution des faits n'avait pas encore filtrée dans la presse, mais le journaliste avait tout de même appris que, parmi la trentaine de victimes, ce qui constituait un record pour une ville comme Venise, l'une d'elle, fille d'un politicien, fut retrouvée dans le canal, et que l'enquête s'orientait vers un trafic de drogue qui aurait mal tourné. Quelle drogue exactement, comment un tel nombre de victimes avait-il été possible sans que personne n'entende ou ne voit quoi que ce soit, quel groupe mafieux ou quels trafiquants étaient impliqués, tout cela restait encore nébuleux. Sur place furent retrouvés quelques drogues en faible quantité, les téléphones portables de toutes les victimes enfermés dans une valise hermétique, plusieurs armes de poing qui avaient été utilisées, et les experts dataient clairement tous les décès à l'avant-dernière soirée du Carnaval, début mars. Si le journaliste ne s'avancait pas plus, n'émettait pas d'hypothèses pour le moment, il semblait penser que cette enquête explosive allait apporter de multiples rebondissements, dans tous les cas avertissait-il ses lecteurs de s'attendre à de nouvelles révélations dans les semaines à venir. Après avoir terminé la lecture de l'article, Paul Fichard se cala dans son fauteuil. Il n'avait glané que des détails secondaires, mais il était rassuré sur un point, le journal ne mentionnait rien sur l'argent, la police ne semblait pas être à la recherche de cet élément. En se mettant à la place des carabiniers, il se fit la réflexion qu'après tout c'était assez normal ; lui non

plus, s'il avait découvert les lieux sans y trouver les sacs de billets, n'aurait sans doute pas pensé une seconde que le ou les organisateurs de ce qui était devenue une véritable tuerie aient pu laisser un magot derrière eux. Cela le rassérénait d'ailleurs d'envisager que personne n'ait survécu au massacre, mais deux choses l'inquiétaient tout de même : un jour ou l'autre, il était probable que les commanditaires de cette soirée de l'horreur se réveilleraient et apprendraient que la police n'avait pas trouvé l'argent, ce qui leur ferait se poser quelques questions... ; et du côté des enquêteurs, le fait de savoir la police scientifique en force sur l'affaire l'interrogeait sur ce qu'il avait fait en quittant le grand appartement. Avait-il bien nettoyé ses traces, est-ce que ses empreintes avaient été toutes effacées comme il se devait ? Ne risquait-il pas d'être à nouveau convoqué en Italie, par les carabinieri, si l'on trouvait quoi que ce soit le concernant sur les lieux ? En y repensant, il se rappela avoir fait une erreur en laissant les vêtements et les chaussures de ses beaux-parents, ôtés de leur valise, dans des rangements sous le lit de la chambre parentale. Quelqu'un, inévitablement, allait tomber dessus et se demander ce qu'ils faisaient là. Sans compter le tigre en peluche qu'Adriana n'avait cessé de réclamer, et qu'il se souvenait avoir laissé dans la chambre aux petits lits jumeaux. S'il avait de la chance, la responsable de l'agence penserait peut-être que des touristes précédents avaient oublié une partie de leurs affaires sur place. Mais un état des lieux devait sans doute être fait après chaque location, ce qui réduirait très vite les hypothèses de visiteurs tête en l'air. Il se souvint aussi que, lorsqu'il avait parcouru le grand appartement en enjambant les cadavres, il venait d'une salle de bains au sol gorgé d'eau, et que ses chaussures en daim étaient trempées. Il s'inquiéta d'avoir laissé des empreintes de pas malgré lui, non dans les salons ou la cuisine, dont les parquets et le carrelage n'avaient sans doute pas conservé trace de son passage, mais le couloir qui menait aux chambres était recouvert d'une

moquette où là, peut-être, on pouvait retrouver la signature de ses pas. Plus les jours passaient, plus Paul ruminait toutes les erreurs qu'il avait pu faire et qui, il en était de plus en plus persuadé, risquaient de mettre en péril ses projets. Les médias français avaient déjà classé l'affaire et ne s'y intéressaient plus, tandis que les journaux italiens nationaux semblaient rester dans l'expectative, suspendus à de nouveaux éléments extraits de l'enquête, de laquelle, pour une fois, peu de fuites filtraient. Mais pour Paul, il n'y avait pas de temps à perdre, il lui fallait accélérer ses préparatifs, et il prit quelques jours de congé, sans en avertir sa femme, pour aller quotidiennement approfondir ses cours de navigation.

Un soir d'avril, après avoir terminé une semaine intensive à la barre d'un voilier sur la base nautique de Meyzieu, il alluma son ordinateur et consulta, comme il le faisait chaque matin et chaque soir, le site de la *Nuova di Venezia e Mestre* auquel il avait pris un abonnement. Le gros titre en italien, *Crimini di palazzo Erizzo*, traitait à nouveau de l'affaire. Cette fois-ci, le journaliste n'émettait pas d'hypothèses mais semblait, « selon ses sources » comme le souligne toujours les rédacteurs, sûr des faits et éléments qu'il mettait en lumière. Si les causes de la mort des participants à une soirée de Carnaval dans le palazzo n'étaient toujours pas clarifiées pour certaines victimes, d'autres s'étaient entretuées ce qui, selon l'article, faisait penser à un règlement de comptes entre criminels. Cependant cette thèse ne collait pas, nombre de victimes, jeunes pour la plupart, n'avaient pas le profil et ne faisaient pas partie du crime organisé, au contraire. Plusieurs personnes avaient été identifiées après que leurs téléphones portables furent craqués par la police, et il s'agissait principalement de personnalités de la grande bourgeoisie vénitienne ou, à l'inverse, de femmes et d'hommes connus pour de simples faits de racolage. Le journaliste insistait d'ailleurs sur la troublante discrétion de la police depuis le début de cette affaire, sous-entendant

que certaines pressions locales devaient s'exercer au regard de l'identité de certaines victimes. Une rumeur circulait même quant au fils du plus haut magistrat de la ville qui figurerait parmi les morts. Deux autres individus identifiés, tous deux tués par balle, avaient un casier judiciaire relatif au trafic de stupéfiants. Les recherches se poursuivaient pour identifier les autres. Le mystère planait donc encore sur le déroulement des événements, mais le véritable fait nouveau était que plusieurs empreintes relevées sur place, et des traces ADN, ne correspondaient pas avec celles des victimes, ce qui impliquait que des individus avaient sans doute pu quitter les lieux vivants. Paul comprit tout de suite qu'il devait avancer son départ, mais ce n'était pas ce qui le faisait le plus stresser désormais. Non, ce que cet article révélait était bien pire que tout ce qu'il avait imaginé, il spécifiait que plusieurs personnes s'en étaient sorties indemnes. Peut-être que ses empreintes faisaient effectivement partie du lot non répertorié. Et quand bien même ?, cela lui pendait au nez mais il pensait avoir encore de l'avance sur d'éventuelles poursuites de policiers. En revanche, d'autres survivants, qui avaient assisté, participé sans doute, au massacre, étaient eux dans la nature, et ceux-là savaient probablement pour l'argent, ou avaient compris que la police ne l'avait pas retrouvé sur les lieux. Il prépara ses valises. Il avait réuni tout l'argent dont il disposait sur son compte, le compte commun, son livret d'épargne et même celui qu'il avait ouvert pour ses filles. Il acheta des billets d'avion pour Venise et confirma auprès d'un loueur de bateau la pré-réservation qu'il avait déjà prise en versant un acompte et en donnant sa date d'arrivée. Le soir même, il attendit que femme et enfants soient bien installées à table, les regarda en souriant, et leur annonça le plus sérieusement du monde qu'il venait de gagner une très forte somme d'argent au loto. Sophie, incrédule, posa sa fourchette, le regarda attentivement avec un demi-sourire circonspect, avant de pouffer, lui demander d'arrêter de dire n'importe quoi et

commencer à manger. Il réitéra sa tirade, en la regardant fixement dans les yeux, sans ciller, et en expliquant qu'il allait lui prouver qu'il disait la vérité. « Demain, lui promit-il, nous prenons tous des vacances, je me suis mis en congés sans solde aujourd'hui, et nous partons en croisière ». Sophie continua de secouer la tête de droite à gauche pendant quelques secondes, un sourire moqueur cette fois sur les lèvres, puis s'arrêta pour le regarder à nouveau attentivement, lui demander s'il était vraiment sérieux, et si oui qu'il lui dise combien il avait gagné. A vrai dire, Paul n'en savait rien. Quand il avait ouvert les enveloppes pour vérifier ce qu'il y avait dedans, il avait compté rapidement les billets de 500 euros mais rien ne certifiait que chaque enveloppe contenait la même somme. Il avait extrapolé un total approximatif à partir du nombre d'enveloppes dans le sac marin, et du montant estimé de chacune d'elles. Mais Sophie ne le quittait plus du regard, et il ne pouvait pas faire durer le suspense éternellement, aussi lâcha-t-il : « 2 millions ». Les filles ne pipaient mot et échangeaient des regards tout en scrutant leurs parents sans savoir comment réagir à l'échange dont elles étaient témoins. Antinéa, sept ans et pleine de bon sens, finit par ouvrir la bouche pour demander si ça signifiait qu'elle n'irait pas à l'école le lendemain. Et Adriana, du haut de ses quatre ans, ajouta simplement un « wouah » dont on ne savait s'il était interrogatif ou exclamatif. Paul expliqua aux enfants qu'elles pouvaient se passer de l'école quelques temps, d'autant que les vacances de Pâques n'étaient pas si loin. Et Sophie rétorqua que ce n'était pas aussi simple, qu'en outre ils étaient rentrés de Venise il n'y avait pas si longtemps, un voyage qui déjà était en dehors des congés scolaires, et puis que ça ne se faisait pas de faire ainsi manquer l'école aux filles. Excédé, Paul trancha dans le vif de manière catégorique et impérative, sans laisser à Sophie la possibilité de répondre, et d'un geste de la main il imposa le départ pour le lendemain, arguant d'une organisation millimétrée et d'une

décision qui ne souffrait plus de discussion. Sa femme en resta bouche bée, Paul n'ayant que très rarement eu recours à l'autorité, parfois auprès des filles mais jamais au sein de leur couple. Ce soir-là, elle prit un somnifère pour parvenir à s'endormir tant elle était perturbée par la situation, songeant que le lendemain il serait encore temps de rediscuter avec son époux et le faire se rendre à la raison. Paul de son côté, beaucoup trop excité pour dormir, profita du sommeil des filles et de sa femme pour préparer leurs valises à leur place, ce qui serait un gain de temps avant d'aller à l'aéroport au petit matin. Puis il alla s'enfermer dans les toilettes, s'agenouilla comme s'il allait vomir au-dessus de la cuvette, sortit le petit sachet sur lequel l'initiale C était inscrite, et sniffa deux lignes de cocaïne qu'il avait disposé sur l'abattant refermé. Il s'appuya ensuite contre le mur pour profiter pleinement de la sensation procurée par son shoot et fut pris d'un petit rire nerveux dont il ne put se défaire plusieurs minutes durant. Quelques heures plus tard, alors qu'il s'était affalé devant la télé dans le canapé du salon, les effets s'étaient en partie dissipés, et il se sentait morose et littéralement épuisé. Il alla sur le balcon, fuma un cigarillo, il regarda sa montre, s'aperçut que ce serait bientôt l'heure de réveiller tout le monde et de partir, retourna dans les toilettes et termina le sachet de cocaïne. Sans ce petit boost, il ne savait pas s'il aurait été capable de tenir le coup, mais l'effet escompté se produisit et ce fut plein d'une énergie renouvelée qu'il partit dans les chambres des filles pour les faire se lever et s'habiller. Il avait préparé un petit déjeuner et quand Sophie descendit dans la cuisine, les filles étaient déjà à table. Paul la pressa de boire son thé et de manger une tartine, en lui disant que les bagages étaient déjà dans la voiture et qu'ils ne devaient pas tarder s'ils voulaient ne pas rater leur vol. Sophie était encore à moitié endormie, ne comprenait pas bien cet empressement, mais elle était si surprise par la poigne et la certitude affichée dont son mari faisaient preuve, qu'elle finit par suivre le mouvement général.

Paul devait donner corps à son histoire et il n'avait pas lésiné sur les billets d'avion, voyage en première classe tout confort, et à l'arrivée, pas question de prendre un bus poussif, il se dirigea tout naturellement vers les taxis sur le parvis de l'Aéroport. Il indiqua l'adresse d'un hôtel de luxe, le Gritti Palace, donnant directement sur le grand canal, où il avait réservé une suite qui, à elle-seule, avait quasiment englouti l'essentiel de ses économies. Sophie n'en revenait toujours pas et semblait sans cesse ébahie, comme si cette richesse soudaine lui coupait la parole et l'empêchait, enfin, de prononcer ses petites remarques acerbes ou assassines. Pendant le vol, elle s'était étonnée de la destination, et avait eu du mal à saisir pourquoi il leur fallait revenir à Venise, ce que Paul n'eut aucune difficulté à expliquer, justifiant son choix justement par leur précédent voyage et l'excellent souvenir qu'il représentait pour elle, ajoutant que ce ne serait que le point de départ de l'aventure et, avec un air mystérieux qu'elle ne lui connaissait pas, que d'autres surprises les attendaient là-bas. De fait, parvenus à l'hôtel dont la suite saisit littéralement Sophie, tant tout y était d'une beauté et d'une qualité exceptionnelles, depuis le mobilier, les tapis, les carrelages, les marbres et parquets jusqu'aux tissus d'ameublement, aux rideaux et aux draps de lits, il laissa les filles et sa femme s'imprégner des dorures, du clinquant ambiant, et s'intéresser aux divers services de bien-être fournis par l'établissement, pour prendre un bateau taxi et se rendre au Rialto. Débarqué sur le quai, il pressa le pas, courut presque, en direction de l'espace « Luggage storage », y entra en trombe, passa sa carte bleue devant le terminal de paiement et composa le code du casier qu'il avait mémorisé, se projetant un instant dans son pire cauchemar : celui d'ouvrir la boîte en métal et de la trouver vide. Mais il n'en fut rien, le sac marin était toujours là, et à l'intérieur les dizaines d'enveloppes contenant les billets. Il posa le front contre le casier métallique, sourit, et soudain abaissa les épaules et respira longuement, évacuant

une partie de la tension intérieure qui bouillait en lui depuis vingt-quatre heures. Il prit une des enveloppes et la mit dans la poche intérieure de sa veste, passa le sac sur son épaule et fit le trajet inverse pour rejoindre l'hôtel, où il se dirigea vers la réception et y demanda l'utilisation d'un coffre individuel. Après avoir retrouvé Sophie et les filles, ils déjeunèrent tous sur la terrasse ensoleillée, et Paul, enfin détendu, annonça à la cantonade que le lendemain ils prendraient possession d'un voilier, affrété spécialement pour eux, et qu'ils partiraient en croisière sur l'Adriatique. Les filles ne réagirent pas à la nouvelle, Antinéa ne sachant sans doute pas trop à quoi s'en tenir sur le changement de comportement de son père, et la petite mangeait sa glace consciencieusement, tout en regardant les mouettes qui passaient sur le canal. Sophie, en revanche, si elle gardait le silence, communiquait autrement avec son mari. Le regard qu'elle posait sur lui semblait être redevenu celui des tous premiers temps de leur rencontre, quand la découverte de l'autre fait encore partie de l'excitation des sens et que le désir vient troubler les émotions et faire croire que ce sont déjà des sentiments. Ce soir-là, Sophie enfila sa nuisette en satin avant d'aller au lit et Paul répondit à son message, sans savoir s'il serait la hauteur de ses attentes tant il était perturbé par de multiples pensées qui se bousculaient en lui.

Le lendemain matin, il récupéra le sac marin dans le coffre individuel, et ils firent appel aux services de l'hôtel pour qu'on dépose leurs valises dans une vedette privée qui les conduirait à un embarcadère à l'Est de Venise. Là, les filles montèrent sur le voilier qui les y attendait, tandis que le skipper, qui avait conduit le bateau jusque-là, expliquait plusieurs détails à Paul s'agissant du maniement de la barre sur ce modèle, un Moody 41 PTE de 12,7 mètres, et lui donnait quelques recommandations pour naviguer sur l'Adriatique. Selon lui, c'était, avec le plein été, une des meilleures périodes pour une croisière sur une mer où les fluctuations de la marée étaient faibles

lorsque l'on se déplaçait vers le Sud, mais qu'en revanche il lui faudrait faire attention aux vents qui soufflaient du Nord-Est, du continent vers la mer, lesquels pouvaient parfois être un peu turbulents. Il ne devrait pas pleuvoir dans l'immédiat, mais Paul devait s'attendre à un petit crachin dans un ou deux jours, s'il naviguait sans faire de pause, toujours dans cette direction du Sud. S'il se rapprochait de la côte croate, il devrait être attentif aux possibles tempêtes thermiques qui pouvaient s'y produire, lesquelles étaient soudaines, rarement très violentes ou dangereuses, mais avec des vents tourbillonnants nécessitant souvent d'abattre les voiles et de poursuivre sa route au moteur durant quelques miles. Pendant qu'il enregistrait toutes ces informations, les filles avaient pris possession du bateau et placé les valises dans la cabine centrale. Sophie avait mis son maillot de bain et étendu une serviette sur le pont à l'avant, tandis qu'Antinéa et Adriana s'étaient assises au poste de barre. Paul remercia le skippeur, remit le sac marin posé à ses pieds sur son épaule et monta sur le bateau à son tour. Il entra dans la cabine, inspecta rapidement le bord, le lit deux places sur l'arrière, les deux petites couchettes à l'avant, la micro cuisine et le carré face à un coin détente et une table à cartes. Il se dirigea vers l'avant, dans la cabine des filles, ouvrit une petite trappe et glissa le sac marin dans la soute. Il ressortit, ouvrit une à une différentes trappes, regardant dans le coffre arrière où étaient entreposées les voiles, et fit rapidement le tour du poste de pilotage en demandant aux filles d'aller dans la cabine ou de se mettre sur le côté pendant qu'il manœuvrerait. Il redescendit à terre, enleva l'amarre sur le ponton, remonta sur le bateau et mit le moteur en route. Au moment où il se dégageait du ponton et faisait avancer lentement le bateau, une voiture arriva en trombe à proximité de l'embarcadère et se gara dans un crissement de pneus. Un homme en costume sombre sortit du véhicule et s'approcha sur la jetée. Paul ne lui jeta qu'un bref regard dans un premier temps, tout occupé qu'il était à sa manœuvre pour

sortir du chenal devant lui, et ce n'est qu'après plus d'une centaine de mètres parcourus en mer qu'il se retourna et vit que le conducteur de la voiture semblait être toujours debout sur le ponton. Il prit une paire de jumelles et l'observa plus attentivement. L'homme finissait de fumer une cigarette et regardait dans la direction du bateau. Il devait avoir la quarantaine, les cheveux coupés ras et en brosse, une carrure de boxeur et une étrange cicatrice sur le visage, une balafre blanchâtre qui partait du bord inférieur de la lèvre, passait par le menton et allait jusqu'à sa gorge. Paul n'avait aucune idée de qui cela pouvait bien être, peut-être un membre de l'agence de location du bateau estima-t-il. Il se retourna, se concentra à nouveau sur la navigation, et dans son dos l'homme finit par remonter en voiture et faire demi-tour en direction de Venise.

Tout se déroula à merveille pendant deux journées fabuleuses et ensoleillées, bénéficiant d'un vent du sud peu puissant mais assez pour gonfler les voiles et faire avancer le bateau, lequel, légèrement penché sur la mer, avalait les miles marins sans effort. La première nuit avait été un peu compliquée pour les filles, Antinéa souffrant du mal de mer et empêchant sa sœur de dormir, tout comme sa maman qui l'aïda à vomir à deux reprises, mais dès le lendemain, elle se sentit mieux et s'acclimata rapidement au rythme de la houle. Les conditions de vie à l'intérieur du bateau étaient un peu spartiates par moments, et faire la cuisine ne fut pas simple pour le premier déjeuner, Sophie ayant besoin de prendre ses marques et de découvrir où se trouvaient les ustensiles et comment fonctionnait le petit réchaud à gaz. Quant à Paul, il craignait de ne pas être assez sûr de lui avec le maniement du bateau, et il n'avait quasiment pas fermé l'œil les deux jours suivants, dormant par intermittences et s'inquiétant sans cesse de tel ou tel problème technique ou des conditions de navigation à venir. Surtout, il commença à se poser des questions s'agissant de l'homme sur le ponton, aperçu au

moment du départ, sentant confusément que ce dernier était venu là précisément pour eux, mais sans parvenir à déterminer qui il pouvait bien être. Ce soir-là, alors qu'ils dînaient tous sur le pont, la radio capta une longueur d'onde internationale, et la fin d'un bulletin d'information sur RMC fut audible quelques minutes. Paul entendit une journaliste annoncer qu'il y avait du nouveau dans l'affaire du palazzo Erizzo à Venise, que la plupart des victimes étaient désormais connues, et parmi elles des avocats, le fils d'un magistrat, une femme d'affaires russe, un entrepreneur important de la région de Mestre, et plusieurs membres d'un réseau de stupéfiants. Si la police italienne restait encore discrète, par égard pour les familles, sur les raisons et les causes de tous les décès, il apparaissait de plus en plus évident que la tuerie avait connu un ou des survivants. Des études balistiques semblaient révéler qu'au moins un des tireurs n'était pas resté dans le palazzo, et les carabinieri recherchaient activement cet homme, connu de leurs services et identifié par ses empreintes laissées sur place. Puis un bulletin météo commença, annonçant une dépression importante sur une partie de l'Italie, mais Paul coupa la radio sans plus écouter, inquiet. Il jugeait ses chances de n'avoir pas été découvert, et à tout le moins l'enquête ne semblait pas se diriger vers lui mais vers un autre individu. En outre, il n'avait pas été fait mention de l'argent à nouveau, ce qui continuait de l'étonner en même temps que de le ravir, de plus en plus persuadé que sa chance avait définitivement tournée, que d'une certaine manière, comme il l'avait dit à sa femme, c'était comme s'il avait gagné le gros lot et que son rêve de changer de vie allait enfin prendre corps.

Au matin du cinquième jour, le vent avait forci, il venait du nord, nord-est, et Paul s'aperçut qu'il avait fait une erreur de calcul sur la carte et qu'ils s'étaient approchés des côtes croates, dont ils n'étaient plus très loin désormais. De gros nuages gris apparurent sur l'horizon, et le taux d'humidité dans l'air s'accrut, jusqu'à ce

que quelques grosses gouttes de pluie ne tombent sur le pont. Soudain le temps se mit à vriller d'un seul coup, les nuages gris devinrent anthracite, le vent se fit tourbillonnant, et la houle s'accroissait en secouant durement le bateau. Paul dit aux filles et à sa femme de bien rester dans la cabine et de se tenir solidement, pendant qu'il affalait les voiles en urgence, pour continuer à naviguer au moteur. Le skipper lui avait bien expliqué que ce type de petites tempêtes subites était fréquent dans cette région, mais qu'il n'avait rien à craindre, et qu'elles ne dureraient pas. Il décida tout de même de mettre le cap sur la côte croate, pensant éviter ainsi plus facilement le gros temps de la haute mer. Seulement, Paul sentit la fatigue lui tomber dessus, son manque de sommeil des dernières quarante-huit heures, ses interrogations en boucle au sujet de l'homme mystérieux, et l'inquiétude de cette tempête surgissant à l'improviste, tout cela mettait ses nerfs à rude épreuve. Le vent se mit à forcer de plus belle, et les creux s'accrochèrent en provoquant des vagues de plus en plus hautes qui faisaient tanguer le bateau violemment. La pluie avait cessé en revanche, mais des éclairs apparaissaient dans le ciel et zébraient l'atmosphère brusquement, en coupant en deux l'obscurité qui les entourait désormais. A la barre, Paul n'en pouvait déjà plus, ses cours de navigation à Meyzieu ne l'avaient pas du tout préparé à ça. Sous la parka orange qu'il avait enfilé, il portait le blouson en tweed qu'il avait pour embarquer à Venise, avec dans la poche intérieure gauche, au niveau du cœur, une enveloppe pleine de billets, et dans celle de droite, les deux petits sachets de poudre blanche qui restaient, ceux sans la lettre C notée dessus. C'était à eux qu'il pensait tout en tenant la barre fermement des deux mains, et au besoin de retrouver un peu d'énergie dans ce moment difficile qu'il devait surmonter pour le bien de toute sa famille. Il profita d'une petite accalmie pour dégager une de ses mains de la barre et la plonger dans sa poche intérieure afin d'y prendre un des deux sachets. Un petit shoot de cocaïne ne lui ferait pas de mal pour

reprendre sa navigation, pensa-t-il. Il maîtrisait parfaitement les montées d'adrénaline, et savait qu'il ne perdrait pas le contrôle. Mais alors qu'il portait le sachet à sa narine, une vague vint se briser sur la coque à droite du bateau et le secoua tellement que sa main s'écrasa sur son nez et qu'il aspira beaucoup plus de poudre qu'il ne l'avait voulu au départ, en avalant même une partie. Sa narine droite lui fit un mal de chien pendant quelques secondes, comme sous l'effet d'une brûlure, ce qu'il n'avait jamais ressenti auparavant, et cette poudre paraissait avoir une odeur différente de la cocaïne qu'il avait prise jusque-là. Mais il mit cette sensation sur le compte des éléments déchaînés autour de lui qui brouillaient ses perceptions. A travers le petit hublot de la cabine qui se situait devant lui, il vit passer le visage de Sophie et croisa son regard. Il devait avoir de la poudre blanche étalée sur une partie du visage, étant donné que le sachet s'était littéralement ouvert et répandu sur son nez, sa joue et jusque sous son œil droit qui le brûlait au niveau de la rétine. Il sentit une puissante chaleur monter en lui et s'emparer de tous ses membres. La tête lui tournait, et il lui semblait que quelqu'un tirait sur la racine de ses cheveux pendant que la pluie signait son grand retour, cette fois le giflant de millions de petites gouttes cinglantes. Le visage de Sophie disparut derrière le hublot, mais Paul gardait le souvenir de son regard écarquillé, mi-effrayé, mi-écœuré, tandis qu'il entendait les pleurs de la petite Adriana, laquelle criait de peur à force d'être ballottée en tous sens dans la tempête. Paul maintint ses mains sur la roue de la barre, il devait tenir le cap, coûte que coûte, mais la chaleur qui irriguait son corps devenait de plus en plus insupportable, comme si son sang se mettait à bouillir dans ses veines. Il fut pris d'un étrange rire qu'il ne parvenait pas à faire taire, gobant les gouttes de pluie en riant à gorge déployée, la tête renversée en arrière et les bras tendus s'agrippant à la barre. C'est alors qu'il eut comme une illumination, une révélation qui lui vint comme une évidence soudaine, une lumière intérieure, un phare

s'éclairant au milieu de cette tourmente obscure : seul un sacrifice apaiserait le dieu de la tempête et ramènerait le calme et la sérénité. Il attacha un boot à la barre et fit un double nœud pour que la corde ainsi tendue maintienne le bateau sur son cap. Il se leva, vacilla un instant, se rattrapa à une écoute tendue entre le mat et le poste de pilotage, s'approcha de la porte de la cabine, et colla son visage à la petite vitre pour regarder à l'intérieur, les yeux grands ouverts et la bave aux lèvres. Sa femme était assise dans le carré, entourant les filles de ses bras, Antinéa collée à elle sur sa droite, Adriana sur sa gauche, la tête reposée sur ses genoux, la main de sa mère lui caressant les cheveux. Si le bateau ne tanguait pas autant, secouant leurs corps de droite à gauche, si la tempête ne faisait pas rage, les éclairs, le bruit du tonnerre, le vent et la pluie fouettant le pont, les vagues s'abattant sur la coque, si l'enfer en somme ne s'ébattait pas ainsi tout autour d'eux, et si la folie ne brillait pas dans l'œil rougi de Paul, quand il s'apprêta à entrer dans la cabine, c'eut été l'image d'une parfaite petite famille...

Troisième partie – Epilogues

En Croatie, le Moody 41 fut porté disparu corps et bien, deux semaines après que son propriétaire, une agence de location domiciliée à Split, déclara que la personne qui avait loué le bateau, un ressortissant français l'ayant pris en charge à Venise, ne l'avait jamais ramené à bon port. Une plainte fut déposée auprès des affaires maritimes italiennes et croates, afin que tout personnel naviguant, susceptible de livrer une information sur ce bateau, se présente auprès des autorités portuaires des villes concernées les plus proches, pour y toucher une récompense.

Aucun marin ne se présenta jamais.

*

* *

A Mestre, Alfredo Dinato, un homme de main bien connu du milieu vénitien, recherché par la police, et que tout le monde surnommait « Le balafre », fut retrouvé dans un terrain vague, exécuté d'une balle derrière l'oreille. Il était vêtu d'un costume sombre à la coupe parfaite, portait une bague de prix à la main gauche, une montre de grande valeur au poignet, et son portefeuille comptait une belle somme en liquide. Le vol n'était donc pas le mobile du crime. Personne ne sut jamais qui avait commandité son meurtre, ni pourquoi.

*

* *

En France, les parents de Sophie Villard, nom d'épouse Fichard, qui n'avaient plus de nouvelles de leur fille depuis quarante-huit heures, malgré des appels répétés, déposèrent une main courante au commissariat de Chassieu. Il fallut attendre quelques jours encore pour qu'une enquête en disparition inquiétante ne soit ouverte. Après vérification auprès des écoles où étaient scolarisées les filles du couple, et auprès de l'employeur du mari, Paul Fichard, la police conclut que toute la famille semblait s'être évaporée. La fouille de leur pavillon ne donna rien de concluant, sinon que les valises du couple avaient disparu, mais aucun des voisins ne les avaient croisé récemment ou vu partir. Ce ne fut que trois semaines après la main courante des beaux-parents, que les enquêteurs parvinrent à accéder au disque dur de l'ordinateur du mari, et qu'ils découvrirent que ce dernier avait pris des billets d'avion pour Venise. En contactant leurs collègues italiens, les policiers français s'aperçurent que Fichard avait été interrogé, plusieurs semaines auparavant, dans le cadre d'un constat d'assurance pour une location touristique, mais que le lieu du dégât des eaux avait aussi été le théâtre d'un massacre sanglant, qui fit plus d'une trentaine de victimes. Le lien entre les deux affaires était cependant très ténu. La comparaison d'empreintes retrouvées à son domicile, avec celle, inconnue, d'un pouce unique, retrouvée elle sur le carrelage d'une salle de bains dans l'appartement du palazzo Erizzo, là où les meurtres avaient été commis, confirma la présence du français sur les lieux. Avait-il participé à la tuerie ? Nul ne le savait. Son profil était très éloigné des autres éléments du dossier et d'une affaire de drogue mise au jour par l'enquête en cours sur place. Et

il paraissait peu probable qu'un vulgaire commercial en matériel médical ait pu se transformer en tueur sanguinaire, à moins qu'il ne travaille sous couverture et ne mène une double vie depuis des années. Ses beaux-parents affirmèrent aux policiers qu'il aurait été incapable de leur cacher quoi que ce soit, et bien trop falot pour être mouillé dans une quelconque histoire de drogue ou de violence de quelque nature. Faute d'autres éléments, ni les carabinieri italiens ni la police française ne purent déterminer exactement ce que Paul Fichard avait fait à Venise, lors d'un voyage qu'il avait gagné, et qui était organisé par une agence pour le compte de son entreprise. Les beaux-parents eurent beau remuer ciel et terre pour essayer de retrouver leur fille et leurs petits-enfants, l'enquête resta au point mort. Ils embauchèrent un détective privé, qui les gratifia de notes de frais pharaoniques lors de son séjour à Venise, et leur factura des milliers d'euros pour un travail qui n'aboutit à rien de concluant.

*

* *

Deux ans et demi après leur disparition, un pêcheur croate remonta dans ses filets d'étranges ossements mélangés aux poissons et aux crabes. S'y trouvaient un crâne humain, un tibia, deux petites côtes et la mandibule d'une mâchoire. Après une première analyse, le service médico-légal de Split estima qu'il pouvait s'agir d'éléments liés aux disparitions et transféra les ossements à Venise, et de là, ils parvinrent jusqu'à Lyon. Le crâne fut identifié grâce à une des dents de la mâchoire supérieure ; il s'agissait de celui de Sophie Villard-Fichard. Le tibia et les côtes durent

faire l'objet d'une recherche ADN qui aboutit, grâce à des cheveux conservés dans le cadre de l'enquête pour disparition inquiétante, et détermina que ces os appartenaient à Adriana Fichard. La mandibule, quant à elle, qui comportait encore des dents de lait, permit de conclure que c'était celle d'Antinéa Fichard. Des recherches sous-marines furent entreprises dans la zone où les os avaient été repêchés, mais aucun bateau englouti ne se trouvait sur les fonds marins, et aucun autre ossement ne fut récupéré. L'hypothèse de courants profonds, qui auraient déplacé les os, fut retenue pour envisager que le reste des corps se trouvait sans doute ailleurs, ou bien avait été dispersé. L'analyse des ossements ne permit pas de déterminer les causes de la mort. On ne retrouva jamais aucune trace de Paul Fichard qui, à ce jour, est toujours présumé vivant, et porté disparu.

Sources

S'il existe bien un palazzo Erizzo à Venise, situé sur le canal Di Ca Dio, il n'a évidemment rien à voir avec celui décrit dans ces pages. Que les propriétaires me pardonnent par avance d'avoir utilisé le nom de leur palais à des fins romanesques.

*

* *

La drogue Flakka, aussi appelée « Sels de bain », existe bel et bien. Elle dépasse, et de loin, les drogues de type méthamphétamine (Ice, Crack, Meth), ou les effets de la cocaïne. Elle a été signalée en France pour la première fois en 2011, et depuis son usage semble se répandre. Il s'agit d'une drogue de synthèse utilisée comme un stupéfiant, et de nombreux cas ont été décrits, notamment des crises psychotiques graves, des suicides, des accidents, voire des meurtres. Elle provoque une forme d'euphorie incontrôlée, des hallucinations, des crises de paranoïa, et décuple les forces physiques et l'agressivité. En Floride, en 2015, après une saisie de cristaux et de gélules contenant une poudre blanche auprès de deux polytoxicomanes, l'un deux présentait une tachycardie sévère, une dysarthrie (troubles de la parole et lésions du système nerveux) et une profonde agitation ; l'autre avait l'impression que son corps se consumait de l'intérieur. Toujours en Floride, un autre homme a été arrêté sous l'influence de cette drogue, car il courait nu dans un quartier résidentiel, criait qu'il était le dieu viking Thor et tenta de violer un arbre. Lors de son arrestation, malgré plusieurs décharges de Taser, l'homme fut

très difficile à neutraliser tant il était dans un état d'excitation prononcé. Un autre toxicomane qui, sous le coup d'une crise psychotique, était persuadé d'être poursuivi par une meute de chiens, a fini par s'empaler lui-même sur une clôture. En mai 2016, la police a dû abattre un homme, sous l'emprise de la flakka, qui avait séquestré une femme armé d'un couteau et les menaçait de l'égorger. On a même parlé aux Etats-Unis de certains cas qui relèveraient d'attaques cannibales. En particulier celui d'un jeune homme de 19 ans, qui a blessé un de ses voisins, puis a été arrêté pour un double homicide commis à coups de couteau, alors qu'il était en train d'arracher avec ses dents des morceaux du visage d'une de ses victimes.

Le nom de Flakka dériverait de l'espagnol Flaca, un des noms utilisés pour désigner la Santa Muerte, personnage du folklore sud-américain qui, contrairement à la Faucheuse en Europe, est l'objet d'un culte de manière positive, puisqu'y sont associés des attributs de guérison et de protection. On mesure, si le nom vient bel et bien de cette origine, toute l'ironie de baptiser ainsi une telle drogue.

*

* *

Le destin final de la famille Fichard est très librement inspiré de celui de la famille du Docteur Godard.

Du même auteur

La ligne 97, récit, Le Rouergue, coll. « La Brune », 2002

Le pli, la pluie et puis après, poésie, Tarabuste, 2004

In Memoriam, poésie, L'Amourier, 2006

Soif et surface de l'ombre, poésie, Tarabuste, 2008

Gueules d'ombre, roman, La Manufacture de livres, 2022, et Points Policiers, 2023.

De la confusion, poésie, Tarabuste, 2022.

Jusqu'à la corde, roman, La Manufacture de livres, 2023.